

André KARQUEL et Alfred TIRARD

LE GUÉRISSEUR

REMEMBER



E. S. M.

PARIS
Éditions
des « Echos des Sciences Mystérieuses »,
27-27 bis, Impasse du Moulin-Vert (XIV^e)

Avertissement

Ces textes ont été réalisés d'après des livres anciens, à la typographie pas toujours nette, grâce à un logiciel de reconnaissance optique de caractères. Malgré le soin apporté à ce travail, il peut subsister des coquilles ; le lecteur voudra bien nous en excuser.

La pagination d'origine est respectée. Ainsi que le format très étroit. Pour une impression, un élargissement des marges et une augmentation du corps des caractères permet un meilleur rendu. Il peut facilement être effectué à partir de la version word.

Site de la biographie d'André KARQUEL <http://andrekarquel.site.voila.fr/>

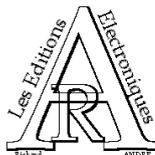
Copyright © 4/2008

Cet ouvrage dans sa version électronique est libre de droits. Il peut être librement copié, reproduit et utilisé en tout ou partie sans autorisation préalable.

La mention de l'auteur, de l'édition et de l'adresse est à indiquer simplement :

André KARQUEL
Les Éditions Électroniques Richard ANDRÉ
<http://alivresraeditelect.site.voila.fr/>

Pour toutes utilisations à usage commercial de la totalité de chaque ouvrage, dont la réimpression sur divers supports ou l'offre payante des livres électroniques, prendre contact avec les Ayants droit par l'intermédiaire de cette adresse : rich-andre@orange.fr.



LE GUÉRISSEUR, REMEMBER, 1933

De 1930 à 1939, André Karquel écrit plus de 15 pièces de théâtre, scénario de film, opérette, pièce radiophonique. Avec la collaboration, entre autres, d'Alfred Tirard, de Jean Picavet. Ces pièces sont jouées en province, et à Paris aux théâtres : Fontaine, Comœdia , des Arts , Albert I^{er}, T.N.P, etc... il semble que son succès se confirme, jusqu'à avoir deux pièces jouées simultanément : *La grande expérience et Les trois voyages*.

Le sens profond de la psychologie et de l'humanisme imprègne les propos de ses personnages. Ces deux pièces : LE GUÉRISSEUR, REMEMBER, sont rééditées en livre électronique, comme illustration de cette période.

Mais cette phase de son existence se termine. Comme l'écrit Jacques Duchaussoy : "C'est alors qu'une voix intérieure qui lui avait déjà sauvé la vie au cours d'un combat d'avions lui dit : "*Veux-tu le succès sur cette terre ou la réussite dans la Mission dont tu te sens chargé ?*" Sans hésiter, il choisit la porte étroite qui mène à la Connaissance et à l'Amour." (Un ami de la Liberté Biographie)

LE GUÉRISSEUR..... p 7

REMEMBER..... p 104

LE GUÉRISSEUR

REMEMBER

DES MÊMES AUTEURS

Regarde et va t'en assuré, comédie en un acte.

(Répertoire des Comédiens associés).

La Grande Expérience. Pièce en 4 actes et 5 tableaux.

(Théâtre des Arts - 1931).

Le Guérisseur. Pièce en 3 actes.

(Théâtre des Comédiens Associés - 1931).

Remember. Pièce en un acte.

(8e Gala de la Pièce en un acte. Théâtre Gomoedia - 1931).

Les 3 Voyages. Pièce en 3 actes et 12 tableaux.

(Théâtre Albert Ier - 1932).

La seconde Abdication. Pièce radio-phonique en 3 parties.

(Tour Eiffel - 1932).

En préparation

Les Satellites. Pièce en 3 actes.

Poupée de Cire. Pièce en 3 actes et 8 tableaux.

André KARQUEL et Alfred TIRARD

LE GUÉRISSEUR

REMEMBER



PARIS
Editions
des « Echos des Sciences Mystérieuses »,
27-27 bis, Impasse du Moulin-Vert (XIVe)

LE GUÉRISSEUR

Pièce en 3 actes

A Edmond SEE

PERSONNAGES

CARDAL...	M.	Henri
LESEUR.		
GUILLOUX...	M.	Jean
GUILLET.		
LEPIN...	M.	Louis
ALLIBERT.		
MARECHAL...	M.	Gaston
REVEL.		
MADELEINE...	Mme	Marie
VALSAMAKI.		
BERTHE...	Mlle	Germaine
DELBAT.		

Cette pièce a été représentée pour la première fois le 21 Juillet 1931, à Paris, sur la scène du Théâtre Fontaine (Théâtre des Comédiens Associés).
La mise en scène était de M. Henri Lesieur.

ACTE I

Chez Cardal, à Paris.

Une pièce qui sert à la fois de salle à manger et de chambre à coucher. Au fond, une porte. A droite, au premier plan, une autre porte donnant sur la cuisine. Au second plan, une fenêtre.

A gauche, une porte donnant sur l'antichambre.

Mobilier ordinaire : buffet, table, chaises, un fauteuil, à gauche, un lit.cage replié, au mur des chromos. Sur la cheminée un tableau du Christ, seule belle chose qui soit dans cet intérieur modeste.

SCENE I.

BERTHE, puis CARDAL

Au lever du rideau, Berthe est seule en scène. Berthe est une femme de trente deux ans, assez jolie, simplement mise, mais avec goût. Elle sert le café pour deux personnes, s'assoit près de la table, puis reprise une chemise d'homme, non sans manifester de temps en temps, une certaine impatience. Cardal entre. C'est un homme de quarante à quarante-cinq ans, inélegamment vêtu.

BERTHE. - Prends ton café pendant qu'il est chaud. On ne peut plus faire un repas tranquillement.

CARDAL, *doucement*. - Il faut faire ce que l'on doit.

BERTHE. - Tu pourrais prendre le temps de déjeuner.

CARDAL, *avec une infinie bonté.*

Je soignais un pauvre homme qui n'est libre qu'à cette heure-ci. Il est vieux, et il travaille encore.

BERTHE. - Il pourrait venir le soir.

CARDAL. - Il habite en banlieue, il est pressé de rentrer chez lui. Ça se comprend.

BERTHE. - Il a besoin de toi, et c'est toi qui te gênes.

CARDAL. - Je ne me gêne pas. Je prends mon café un peu plus tard, voilà tout...

BERTHE, *regardant Cardal.* - *Et moi?*

CARDAL. - Tu n'avais qu'à le boire, sans m'attendre.

BERTHE. - Et j'aurais fait brûler du gaz pour faire réchauffer le tien.

CARDAL, souriant. - C'est si peu de chose.

BERTHE. - Tu trouves ! . . . Il est vrai que nous sommes si riches... Je ne peux même pas prendre quelqu'un pour m'aider. Et cette maudite sonnette qui n'arrête pas. Je vais ouvrir plus de cent fois par jour.

CARDAL. - Quelle exagération

BERTHE. - Le ménage, la cuisine, le raccommodage... Si tu crois que c'est une vie

CARDAL. - La vie n'est drôle pour personne

BERTHE. - A qui le dis-tu ? Lorsqu'il faut passer ses journées dans une chambre et n'en jamais sortir... Aux repas, quand tu les prends avec moi, tu ne me parles que de malades... de tes malades...

CARDAL. - Je n'en peux parler qu'à toi.

BERTHE. - Tu pourrais trouver autre chose... (*s'énervant*) t'occuper un peu de moi, par exemple.

ACTE I

15

CARDAL. - De toi ?...

BERTHE. - Oui, de moi ! Il faut bien, que je m'intéresse à ce que tu fais ! . . .

Tu pourrais me parler de ma toilette... Jamais tu ne me fais un compliment. Quand je mets une robe nouvelle, tu ne la remarques même pas.

CARDAL. - Je ne remarque pas ces détails.

BERTHE. - C'est à peine si de temps en temps tu m'embrasses...

CARDAL. - Je ne t'ai jamais fait de peine ?

BERTHE. - Quelquefois.

CARDAL. - Comment ?

BERTHE. - Tu ne sais pas m'aimer.

Tu es très bon certainement, jamais tu ne me fais une réflexion blessante, tu ne me brutalises jamais, mais je préférerais te voir quelquefois en colère.

CARDAL. - Quelles idées, ma chère petite.

BERTHE. - Des idées de femme.

CARDAL. - Tu n'aimes pas la sérénité ?

BERTHE. - C'est un peu monotone. Il y a quatre ans que nous sommes manés. Nous sommes déjà un vieux ménage. Nous avons nos habitudes. Je ne sais même plus si je cherche encore à te plaire.

CARDAL. - Tu y parviens sans chercher...

BERTHE. - Tu ne t'habilles même plus pour moi. Cependant, je serais contente d'avoir un mari élégant. Regarde ton ami Guilioux, comme il est toujours tiré à quatre épingles...

CARDAL. - Ma chère petite, je ne suis pas Guilioux. . . Je n'ai pas ses moyens. Il gagne beaucoup ; il est célibataire et il ne pense qu'à lui.

BERTHE. - Tu n'avais qu'à accepter, la situation qu'il t'a proposée. Nous ne serions pas gênés comme nous le som-

mes.

CARDAL. - Nous n'en serions pas plus heureux pour cela, car j'aurais le sentiment de n'avoir pas fait mon devoir.

BERTHE, *avec ironie*. - Oh ! le devoir...

CARDAL. - Il n'y a pas de bonheur véritable, de durable surtout, sans l'accomplissement total de ce qu'on devait faire. Nous ne nous ressemblons pas tous, ici-bas... Celui qui a reçu des dons de Dieu n'a pas le droit de les sacrifier à son plaisir.

BERTHE, *vivement*. - N'es-tu pas trop absolu ? . . . Regarde ta sœur, elle fait son devoir, elle aussi... Elle a des soucis, et deux enfants à élever ; cela ne l'empêche pas de sortir de temps en temps... Nous ne sortons jamais, nous... Elle ne vient même plus nous voir... Lorsqu'elle monte maintenant jusqu'ici, elle a hâte de partir... Ça doit sentir le cafard pour chasser ainsi les gens... Ah ! tu ne lui ressembles guère à ta sœur... elle est si gaie... si « boute-en-train ».

CARDAL. - Elle a toujours été comme ça...

BERTHE, *avec nervosité, souriant, les larmes dans les yeux*. - C'est drôle...

CARDAL. - *Quoi ?*

BERTHE, *essuyant deux larmes*. -

Comme dans la même famille, il peut y avoir des êtres différents...

CARDAL. - Oui. (*Coup de sonnette*).

BERTHE. - Encore !

CARDAL. - Ne te dérange pas.

BERTHE, *enlevant les tasses*. - Je vais faire la vaisselle. Je n'ai pas fini mon travail. (*Il est sorti à gauche. Berthe range son ouvrage et emporte les tasses. Elle sort à droite*).

SCENE II

CARDAL, - MARECHAL
MADELEINE

Cardal revient précédant Maréchal et Madeleine. Madeleine est une jeune femme de vingt-six ans, habillée simplement et sans coquetterie. Son visage est à la fois doux et énergique. Ses yeux brillent souvent d'une flamme étrange. Une certaine exaltation l'anime.

CARDAL. - Entrez ! Quelle surprise

MARÉCHAL, *mutilé d'un bras*. - J'ai voulu accompagner mademoiselle qui est pour le moment notre pensionnaire...

CARDAL. - Vous avez bien fait.

MARÉCHAL. - Je ne reste pas, monsieur Cardal, vous avez à causer. Je suis content de vous avoir vu.

CARDAL. - Vous avez bien une minute?

MARÉCHAL. - C'est vous qui n'en avez pas beaucoup à gaspiller.

CARDAL. - Vous allez tout à fait bien maintenant

MARÉCHAL. - Je n'ai plus de tremblements, c'est fini. Vous m'avez entièrement guéri. Mademoiselle, je demande quelque chose à Monsieur Cardal et je m'en vais.

MADELEINE. - Je vous en prie.

MARÉCHAL. - Avez-vous eu la visite d'un de mes camarades de guerre, un nommé Duval?

CARDAL. - Duval ? ... Non !

MARÉCHAL. - C'est bien ça ! . . Il se lamente et il ne fait rien pour se soigner. Il est très mal, vous savez, les médecins l'ont condamné.

CARDAL. - Qu'a-t-il ?

MARÉCHAL. - C'est un gazé. Il fait comme qui dirait de l'angine de poitrine. Vous pourriez peut-être le sauver.

CARDAL. - Qu'il vienne sans retard.

MARÉCHAL. - Je vais chez lui tout de suite. Au revoir, Monsieur Cardal, bien heureux de vous avoir revu.

CARDAL. - Au revoir, mon ami.

MARÉCHAL. A ce soir, Mademoiselle. (à Cardal) Ne vous dérangez 'pas, je connais la sortie. (Il sort).

SCENE III

CARDAL - MADELEINE

Ils restent un instant à se regarder.

MADELEINE. - Vous n'attendiez pas ma visite ?

CARDAL. - Ma foi non. J'ai souvent pensé à vous.

MADELEINE. - C'est vrai.

CARDAL. - Ce long silence... (*un temps*).
Asseyez-vous, Madeleine.

MADELEINE. - Vous me trouvez changée?

CARDAL. - Oui et non. Vos traits sont toujours les mêmes, l'expression en est différente. Elle est plus humanisée... plus... (*il cherche un qualificatif, ne le trouvant pas, conclut*) Je ne sais pas comment vous dire ?

MADELEINE. - Plus femme ?

CARDAL (*avec hésitation*). - *Oui*, plus femme ! C'est peut-être cela.

MADELEINE (*pensive*). - Peut-être.

C'est vous qui avez opéré ce changement.

CARDAL. - Moi ?

MADELEINE. - Oui. Vous m'avez fait comprendre beaucoup de choses (*un temps*).
Il sourit, la regarde et fait un geste vague.

CARDAL. - Vous n'êtes plus retournée dans les milieux anarchistes ?

MADELEINE. - Non. Je ne parviens plus à penser comme eux.

ACTE I

19

CARDAL, *avec satisfaction*. - Vraiment ?

MADELEINE. - C'est vrai. La vie s'est éclairée. Mes yeux lui ont découvert un autre aspect.

CARDAL. - Tant mieux.

MADELEINE. - Je crois comprendre maintenant... La destruction de la société ne nous donnerait pas une humanité meilleure, puisqu'elle se reconstituerait avec les mêmes éléments. (*elle reste un instant pensive*).

CARDAL. - Heureuse métamorphose.

MADELEINE. - Je vous la dois. J'ai beaucoup médité depuis ma sortie de là-bas,... de St-Lazare. Vous m'avez traitée avec tant de cœur, de...

CARDAL. - Ne parlons plus de ça.

MADELEINE. - Je suis contente d'en parler.

CARDAL. - Pourquoi ne vous ai-je pas revue plus tôt ?

MADELEINE, *le regardant*. - Vous oubliez... que j'ai eu 5 ans d'interdiction de séjour.

CARDAL. - Oui, c'est vrai... 5 ans... Ne pensez plus à ces pénibles moments.

MADELEINE. - Vous m'avez sauvée deux fois, car vous n'avez pas soigné que mon corps... vous avez aussi soigné mon âme.

CARDAL. - Elle n'était pas malade.

MADELEINE, *avec amertume*. - Ah ! ...

Vous oubliez que je suis une fille abandonnée à l'assistance publique. Je nourrissais de légitimes ressentiments.

CARDAL. - Il faut pardonner à votre mère...

MADELEINE. - Je pardonne... (*un temps*).
Mais j'ai tellement souffert que ma haine s'est alimentée de ma souffrance.

CARDAL. - La souffrance doit élever l'individu.

MADELEINE. - Il faut que l'individu

comprende qu'il est plus grand quand il la domine, mais quand il ne sait pas, il haït la société, qu'il rend responsable de toutes ses misères. Et les êtres comme moi, ne savent pas, puisque personne ne leur apprend, personne ne leur parle avec douceur, personne ne fait un effort pour émouvoir leur cœur. Ils haïssent parce que on ne leur donne pas la possibilité, d'aimer, sans ça... ils ne sont pas plus mauvais que les autres.

CARDAL. - Certainement pas.

MADELEINE. - Alors, ce sont des révoltés. Par vous, j'ai compris le Christ. C'était un révolté lui aussi.

CARDAL. - Il s'indignait...

MADELEINE. - Il a chassé les marchands du temple, mais il a relevé Marie-Madeleine. Par vous, j'ai compris beaucoup de belles choses que je veux maintenant faire comprendre aux autres pour leur bonheur. On est heureux quand on porte ça dans son cœur, et c'est à vous que je le dois. *(elle prend la main de Cardal et la porte à ses lèvres).*

CARDAL. - Que faites-vous ?

MADELEINE. - Ah ! laissez-moi vous exprimer toute ma reconnaissance.

CARDAL. - Mais je n'ai rien fait.

MADELEINE. - Vous voulez ignorer ce que vous avez fait ? *(Cardal fait un geste).* Vous qui n'avez pas craint de vous commettre avec une fille qui sortait de prison, une fille...

CARDAL. - Madeleine

MADELEINE. - Non, laissez-moi parler, ça me fait du bien ! Ça fait si longtemps que je garde le silence. Car pour parler, il faut des amis qui vous écoutent. Des amis... Je n'en ai pas. Je n'en ai qu'un : vous

CARDAL. - Ma pauvre petite

MADELEINE. - Je n'ai pas connu la joie de chérir vraiment un être sur

ACTE I

21

cette terre... ce doit être si bon pourtant...

CARDAL. - Oui, le cœur peut beaucoup pour le bonheur de l'humanité.

MADELEINE. - Il peut tout. Je le sens maintenant *(un temps)* . Et vous faites toujours le bien.

CARDAL. - Parce que je suis destiné à le faire.

MADELEINE. - Vous ne voulez pas trop avoir de mérites ?

CARDAL. - Pas plus que j'en ai.

MADELEINE. - Vous n'avez pas changé. Quelle humilité.

CARDAL. - Vous travaillez ?

MADELEINE. - Non ! J'ai quelques économies qui me permettent d'attendre un peu.

CARDAL. - D'attendre quoi ?

MADELEINE. - De trouver quelque chose d'intéressant. Si je pouvais vous aider ?

CARDAL. - M'aider ?

MADELEINE. - Si je pouvais faire du bien, comme vous, à tous ceux qui en ont besoin, à tous ceux qui subissent un sort injuste.

CARDAL. - Injuste ? Qu'en savez-vous ?

MADELEINE. - Un sort malheureux, en tout cas.

CARDAL. - Oui. Car nous n'avons pas le moyen de juger la vie. Elle est ce qu'elle est pour des raisons que nous ne pouvons pas approfondir.

MADELEINE. - Je voudrais être utile. Est-ce possible ?

CARDAL. - Comment ?

MADELEINE. - Vous devez savoir mieux que moi.

CARDAL. - Chacun peut l'être selon ses moyens.

MADELEINE. - Mes moyens ne sont faits que de bonne volonté.

CARDAL. - C'est beaucoup.

MADELEINE. - Je les mets à votre disposition. (*un temps*).

CARDAL. - Je suis marié, le saviezvous ?

MADELEINE. - Depuis longtemps ?

CARDAL. - Quatre ans

MADELEINE. - Ah !... Evidemment, je pourrais vous gêner... et puis vous ne pouvez pas me présenter à votre femme.

CARDAL, *vivement*. - Mais si, qu'allez-vous penser !

MADELEINE. - J'ai un passé qu'on ne peut décemment pas révéler.

CARDAL. - Votre passé est à vous. Personne n'a le droit de lui porter une curiosité sacrilège.

MADELEINE. - Ce qui a été ne s'effaçera pas.

CARDAL. - Votre passé rend plus belle votre vie présente. Allons Madeleine, si j'hésite à accepter votre offre, ce n'est pas pour la raison que vous supposez. C'est parce que je ne pourrais pas vous donner grand chose.

MADELEINE. - Mais je ne demande rien.

CARDAL. - Il faut vivre.

MADELEINE. - Il me faut si peu.

CARDAL. - Encore est-il...

MADELEINE. - Je vous assure que c'est une question secondaire (*Il reste pensif*). Vous ne voulez pas ?

CARDAL. - C'est embarrassant...

MADELEINE. - Comment est votre femme ?

CARDAL. - Une gentille personne à qui je ne donne peut-être pas assez de joie.

MADELEINE. - Vous le croyez, mais à tort.

CARDAL. - Elle a si peu de distractions

MADELEINE. - Elle doit avoir trop à faire. Je pourrais l'aider et vous ai-

ACTE I

23

der aussi.

CARDAL. - Peut-être.

MADELEINE. - Je me ferai si petite, vous verrez, on ne fera pas attention à moi. Votre femme se fatiguera moins vite, elle vous en sera reconnaissante. Vous voulez bien ?

CARDAL. - Essayons

MADELEINE, *spontanément*. - Ah !

Merci, merci. Enfin, je vais être heureuse.

CARDAL. - Vous prendrez vos repas ici.

MADELEINE. - Je vous servirai.

CARDAL. - Mais où coucherez-vous ?

MADELEINE, *après un temps*. - Que cela ne vous préoccupe pas. Auriez-vous une chambre à m'offrir que je ne pourrais pas l'accepter.

CARDAL. - Le loyer ?

MADELEINE. - Je vous en prie. Ça n'a pas d'importance. Je m'impose tout de suite.

CARDAL. - Si vous voulez. Tenez, venez voir mon cabinet de consultations. (*Il l'entraîne vers la porte du fond*).

MADELEINE. - Vous avez un cabinet de consultations ?

CARDAL, *riant*. Gomme un médecin.

(*ils sortent*).

SCENE IV

BERTHE puis Pierre GUILLOUX

La scène reste un moment vide. Berthe entre portant de la vaisselle qu'elle va mettre dans le buffet. On sonne. Elle va ouvrir, et revient suivie de Pierre Guilloux. Il a le même âge que Cardal. Il est grand, mince, élégant.

GUILLOUX. - Cardal est là?

BERTHE. - Oui, il doit être avec un
malade.

GUILLOUX. - Je ne vous dérange pas? Je puis rester un moment...

BERTHE. - Asseyez-vous.

GUILLOUX. - Cardal est toujours très occupé?

BERTHE. - Bien que nous soyons sous le même toit toute la journée, nous ne nous voyons presque pas.

GUILLOUX. - Vraiment, il travaille tant que ça sans avoir plus de bien être, plus de confort...

BERTHE. - Il travaille beaucoup pour une rémunération dérisoire.

GUILLOUX. - Pourquoi s'entête-t-il à donner des soins à des gens qui ne le paient même pas.

BERTHE. - Il croit à sa mission.

GUILLOUX. - Il ne devrait pas se sacrifier entièrement. Cardal est un homme intelligent qui pourrait faire autre chose. Si son désir de soulager des misères est si grand, il consacrerait quelques moments de loisirs à ce qu'il croit être son devoir et vous auriez tous les deux plus de bonheur.

BERTHE. - C'est tout son temps qu'il veut consacrer à la guérison des malades.

GUILLOUX. - On peut penser aux autres sans s'oublier entièrement.

BERTHE. - Vous connaissez mon mari, il ne pense qu'aux autres.

GUILLOUX. - Et il vous oublie. Pourtant il vous aime.

BERTHE. - Oui, mais je suis sa femme, et je dois subir son sort.

Guilloux - Il pourrait l'améliorer... très facilement... Je lui ai offert une situation qui vous aurait mis tous les deux à l'abri des difficultés, pourquoi n'a-t-il pas accepté mes offres ?

BERTHE. - Parce qu'il n'aurait pas fait tout le bien qu'il croit faire. Ne cherchez pas d'autres raisons. Il vous a certainement beaucoup de reconnaissance mais il n'écouterait jamais vos conseils.

ACTE I

25

GUILLOUX. - C'est un rêveur. Il faut voir la vie sous un aspect plus positif. Votre bonheur d'abord, cela ne l'empêchera pas de faire le bonheur des autres, après. Ce serait tout aussi bien, mieux même, puisque vous au moins, seriez heureuse.

BERTHE, *avec un peu de lassitude*. - Je ne me plains pas.

GUILLOUX. - Parce que vous êtes une femme admirable.

BERTHE. - Admirable ? non!

GUILLOUX. - Si, et résignée. Cependant, songez que dans quelques années, Cardal sera trop vieux pour se faire une situation. Aujourd'hui, c'est place aux jeunes, le cri que l'on entend à tous les carrefours de la vie. Et les jeunes sont impitoyables.

BERTHE. - Nous continuerons à vivre comme nous vivons.

GUILLOUX. - Ou plus mal encore. Ce n'est pas raisonnable.

BERTHE. - Que voulez-vous que je fasse ?

GUILLOUX. - Convaincre ce grand enfant qu'il est urgent de penser à l'avenir quand on a son âge. (*Berthe fait un geste qui semble vouloir dire croyez-vous que c'est facile*). Ce que femme veut...

BERTHE. - La personnalité de Georges est trop forte pour qu'on puisse entrer victorieusement en lutte avec elle!

GUILLOUX. - Pas en lutte ouverte ! Enfin, voyons, votre inquiétude ne peut le laisser indifférent ?

BERTHE. - Elle le fera souffrir, sans le fléchir.

GUILLOUX. - A quel degré de passivité
êtes-vous parvenue ? ...

BERTHE. - A force d'avoir entendu prêcher
la résignation.

GUILLOUX. - C'est décevant.

BERTHE. - Mon cher ami, parlons

d'autre chose. Comment vont vos affaires ?
 GUILLOUX. - Très bien. Je gagne beaucoup d'argent. La roue tourne normalement.
 BERTHE. - Tant mieux. (*un temps*).
 GUILLOUX. - J'ai vendu ma voiture.
 BERTHE. - Comment ? vous prendrez le métro
 GUILLOUX. - Ah ! non j'ai acheté une 14 HP six places, un dernier modèle, une merveille.
 BERTHE. - Heureux homme !
 GUILLOUX. - Quand vous voudrez faire une promenade...
 BERTHE. - Merci !
 GUILLOUX. - De temps en temps...
 BERTHE. - Non.

SCENE V

BERTHE - GUILLOUX - CARDAL - MADELEINE

CARDAL, *entrant suivi de Madeleine*. - Venez ! (*apercevant Guilloux*). - Tiens, tu es là, comment vas-tu ?
 GUILLOUX. - Bien.
 CARDAL. - Entrez donc, Madeleine, (*à sa femme*). Je te présente une de mes premières clientes qui a bien voulu ne pas m'oublier.
 BERTHE. *saluant Madeleine*. - Enchantée, Mademoiselle, je vous en prie, asseyez-vous.
 MADELEINE. - Merci, Madame.
 CARDAL, *présentant*. - M. Pierre Guilloux, un ami.
 MADELEINE. - Monsieur, puisque vous êtes un ami de monsieur Cardal, j'ai grand plaisir à vous connaître. (*Ils s'assoient*).
 BERTHE. - Mon mari vous a guérie?

ACTE I 27

MADELEINE. - Oui, Madame, je lui dois la santé.
 BERTHE. - Il y a longtemps ?
 CARDAL. - Cinq ans, n'est-ce pas ?
 MADELEINE. - Oui, cinq ans !
 BERTHE. - Mon mari m'a sans doute parlé de vous, mais il a vu tant de malades, il a traité tant de cas que lorsqu'il m'en parle, je finis par m'embrouiller
 MADELEINE. - Certainement...
 CARDAL. - Mademoiselle n'était pas à Paris. Elle vient d'arriver dans la Capitale et sa première visite est pour nous.
 MADELEINE. - Je vous la devais, Monsieur Cardal a été si bon pour moi (*mouvement de Cardal*). Il n'aime pas qu'on lui rappelle ses bienfaits.
 BERTHE. - Mais il a été tout de même très satisfait que vous vous en souveniez.
 CARDAL. - C'est très gentil.
 MADELEINE, *souriant*. - C'est moi qui bientôt aurais tous les mérites.
 CARDAL. - Vous en avez de très grands. (*s'adressant à sa femme*), car tu ne sais pas ce que Madeleine vient de me proposer.
 BERTHE. - Non !
 CARDAL. - Elle veut absolument nous aider. Elle veut être une sorte de sœur de charité.
 GUILLOUX. - Laïque, bien entendu.
 CARDAL. - Il n'y aura pas de prise de voile.
 MADELEINE. - Tout au plus une prise de tablier.
 BERTHE. - C'est très bien

CARDAL. - Je trouve ça très beau.

MADELEINE. - Alors, comment trouvez-vous ce que vous faites ?

BERTHE, *vivement*. - Sublime, trop sublime même.

MADELEINE. - Trop sublime?

BERTHE. - Il ne s'appartient plus. Il est à tout le monde.

MADELEINE. - Vous voyez que je pourrai utilement vous seconder si madame n'y voit pas d'inconvénients.

BERTHE. - Mon Dieu, Mademoiselle, que proposiez-vous à mon mari ?

CARDAL. - Sa collaboration. Elle ne fait rien en ce moment.

MADELEINE. - Monsieur Cardal reçoit beaucoup de malheureux qui viennent lui demander des soins. Vous êtes, toute la journée dérangée par ces visiteurs, les travaux du ménage en souffrent ou bien vous vous surmenez. Alors, si j'étais ici, je pourrais vous aider... recevoir.

BERTHE. - C'est évidemment très gentil.

CARDAL. - Aussi, j'ai accepté.

BERTHE. - Mais quels appointements donnerons-nous à Mademoiselle ?

CARDAL. - Il n'est pas question de cela.

BERTHE. *étonnée*. - Bénévolement... pourtant nous vous devons...

MADELEINE. - Moins que je ne dois... que je ne devrais toujours à Monsieur Cardal.

CARDAL. - Madeleine prendra ses repas avec nous... elle sera de notre famille...

MADELEINE. - Oh ! ...

BERTHE. - C'est le moins que nous puissions faire pour vous.

MADELEINE. - Merci, Madame. Votre accueil m'émeut.

CARDAL. - Allons, nous sommes d'accord. Je vais vous montrer notre penderie. Vous mettrez vos vêtements par là et vous pourrez vous revêtir d'une blouse... (*Ils sortent au fond*).

ACTE I 29

SCENE VI

GUILLOUX - BERTHE

GUILLOUX. - Eh bien, Cardal vous donne une aide. Tout arrive.

BERTHE. - Oui. Elle a l'air sympathique.

GUILLOUX. - Il me semble la connaître. Où l'ai-je vue ?

BERTHE. - Peut-être chez votre ami, il y a cinq ans.

GUILLOUX. - Non. De notre démobilisation à votre mariage, Cardal et moi, nous ne nous sommes pas souvent rencontrés. Je ne sais pas où... (*un temps*). Vous êtes songeuse ?

BERTHE. - Ma foi non.

GUILLOUX. - Une étrangère qui s'installe comme ça, chez vous, sans crier gare...

BERTHE. - Si mon mari prend cette personne avec nous, c'est qu'il sait à qui il a à faire.

GUILLOUX. - Ma chère amie, on ne connaît jamais bien les gens.

BERTHE. - On n'engagerait jamais de bonne, à ce compte-là.

GUILLOUX. - Une domestique, ce n'est pas la même chose. Il n'y a pas d'intimité, alors que vous serez tenue de traiter cette jeune fille en amie. Elle sera toujours là.

CARDAL, *entrant à Madeleine qui le suit*. - Quand ce sont des malades, vous les faites entrer dans la salle d'attente. Quand ce sont d'autres visites, vous me prévenez ou vous prévenez ma femme.

MADELEINE. - Et voilà, je suis au courant de mon service. (*coup de sonnette*). Je vais ouvrir.

BERTHE. - Si vous voulez. (*Madeleine sort*).

SCENE VII

GUILLOUX - BERTHE - CARDAL -

CARDAL. - Eh bien ! Comment la trouves-tu ?

GUILLOUX, *ironique*. - Charmante, et tout de suite dans l'action, au premier coup de sonnette, elle vole ouvrir.

CARDAL. - Elle est intelligente et ne demande qu'à bien faire. Elle nous rendra de très grands services, n'est-ce pas Berthe ?

BERTHE. - Tu me poses une question à laquelle je ne peux pas répondre. Je ne la connais pas cette Madeleine.

CARDAL. - C'est vrai, mais tu as pu voir que son visage a une expression très nette (*à Guilloux*). Pourquoi ris-tu ?

GUILLOUX. - Tu crois qu'on peut juger quelqu'un comme ça, au premier regard ? Si tu étais dans les affaires, tu te ferais souvent rouler.

BERTHE, *à Cardal*. - Je ne peux que m'en remettre à ton jugement.

GUILLOUX. - Tu vois.

CARDAL, *à Berthe*. - Enfin, tu es contente ?

BERTHE. - Je ne sais pas.

CARDAL. - Comment ?

BERTHE. - Non, je ne sais pas.

CARDAL. - Tu voulais une bonne.

BERTHE. - Ce n'est pas une bonne que tu me donnes, mais une amie que tu m'imposes.

CARDAL. - Je ne t'impose rien.

BERTHE. - Enfin, je ne pourrai pas... commander à cette personne.

CARDAL. - Elle ira au devant de tes désirs. Je suis sûr qu'elle fera l'impossible pour te plaire.

BERTHE. - Tant mieux, c'est parfait.

CARDAL. - Parfait, si tu es satisfaite.

BERTHE. - Ton intention est trop louable pour que je ne le sois pas.

ACTE I

31

CARDAL. - Enfin, ça ne te déplaît pas ?

BERTHE. - Pas du tout. Je ne manifeste peut-être pas la joie qu'il te serait agréable de me voir ressentir, mais ma nature n'est pas la tienne. J'ai moins d'enthousiasme et sans doute plus de méfiance.

CARDAL. - Tu penses que si ta défiance pouvait être justifiée, je ne lui aurais pas dit de rester avec nous.

BERTHE. - Certainement. Aussi je ne ne critique pas ta décision. Je ne saute pas au cou de cette petite parce que je ne la connais pas, mais quand je la connaîtrai, je l'aimerai peut-être beaucoup.

CARDAL. - Je le crois.

GUILLOUX. - Quelle femme épatante tu as.

BERTHE. - Ne vous moquez pas de moi.

GUILLOUX. - Me moquer ? Jamais de la vie. (*Madeleine entre par la porte du fond*).

CARDAL. - Qu'est-ce que c'est ?

MADELEINE. - C'est Monsieur Maréchal qui vous amène son ami ; il est dans un triste état le malheureux.

CARDAL. - Allons, venez avec moi (*Ils sortent par le fond*).

SCENE VIII

GUILLOUX - BERTHE

GUILLOUX. - Décidément, je ne comprends pas Cardal. Avez-vous remarqué avec quelle flamme il défend sa protégée ?

BERTHE. - Il fait tout avec conviction.

GUILLOUX. - Et peu de réflexion.

BERTHE. - Cette décision, soyez-en persuadé, a été commandée par sa générosité.

GUILLOUX. - Ça n'en est pas plus sage pour ça ! Vous-même, trouvez-vous cela parfaitement raisonnable ?

BERTHE. - Je ne sais pas...

GUILLOUX. - Non ! Non ! C'est insensé. Et puis, le désintéressement de cette femme est assez étrange. Pas d'appointments. Elle travaillera pour rien... de quoi vivra-t-elle ?

BERTHE. - Nous la nourrirons.

GUILLOUX. - Quelle charge pour votre budget. Il faudra encore vous priver alors que la vie est de plus en plus difficile ! J'ai peur pour vous. Cardal est un mystique qui vit hors de la société. C'est un inadapté.

BERTHE. - Mon mari a une conception de la vie qui n'est pas la vôtre.

GUILLOUX. - Qui n'est pas la vôtre non plus, répondez-moi.

BERTHE. - Pas la mienne, non ; mais comme il ne m'écoute pas.

GUILLOUX. - Vous acceptez toutes les décisions qu'il prend, même celles qui vous sont préjudiciables.

BERTHE. - Le moyen de faire autrement ?

GUILLOUX. - Vous êtes son associée, il doit vous consulter.

BERTHE. - Il ne le fait pas.

GUILLOUX. - Enfin, je ne veux pas vous importuner plus longtemps. Je suis peut-être trop pessimiste.

BERTHE. - Vous ne voulez pas lui dire au revoir ?

GUILLOUX. - Je reviendrai demain, sans doute, ma chère amie... (*il lui baise la main*) ne vous dérangez pas. Au revoir. (*Il sort*). *Berthe reprend son ouvrage, mais elle ne coud pas. Un temps. Elle pense. Son visage montre une inquiétude. Cardal entre.*

ACTE I

33

SCENE IX

CARDAL - BERTHE

CARDAL. - Guilloux est parti ?

BERTHE, *sans bouger*. - Oui. (*Un temps, il la regarde*).

CARDAL, *tendrement*. - Berthe !

BERTHE, *agacée*. - Eh bien ?

CARDAL. - Tu sembles de mauvaise humeur. N'es-tu pas contente de la détermination que j'ai prise ?

BERTHE. - Laquelle ?

CARDAL. - De te faire aider... par cette personne... momentanément.

BERTHE, *un temps*. - Tu la connais bien ?

CARDAL. - Oui.

BERTHE. - Depuis combien de temps ?

CARDAL. - Depuis cinq ans.

BERTHE. - Avant notre mariage ?

CARDAL. - Oui.

BERTHE. - Ah !

CARDAL. - Pourquoi me poses-tu cette question ?

BERTHE. - Pour savoir. Il est juste que je cherche à connaître un peu la femme que tu introduis dans ton foyer.

CARDAL. - C'est juste !

BERTHE. - Pourquoi veut-elle faire ça ? Ce ne sont pas les appointments que tu lui donneras qui l'attacheront à notre service.

CARDAL. - Je ne pourrai pas lui donner grand chose.

BERTHE. - Alors ?

CARDAL. - C'est par dévouement.

BERTHE, *souçonneuse*. - Par dévouement... c'est beau si c'est vrai !...

CARDAL. - Pourquoi voudrais-tu que ce ne soit pas vrai ?

BERTHE. - Elle t'aimait sans doute ?

CARDAL. - Que vas-tu penser là ?
BERTHE. - C'était avant notre mariage.

CARDAL. - Quand je l'ai connue, je t'aimais déjà.

BERTHE. - Tu ne m'as jamais parlé d'elle.

CARDAL. - C'est une malheureuse que j'ai soignée. Elle était gravement malade ; je l'ai sauvée. Elle m'a gardé de la reconnaissance. Elle veut me payer de mes soins en se dévouant à l'œuvre qui m'est chère.

BERTHE. - Nous la nourrirons !

CARDAL. - Nous ne pouvons pas faire moins.

BERTHE. - Au prix où se paie l'alimentation, ce sera déjà bien. Il faudra nous priver encore un peu plus.

CARDAL. - De bien peu de choses.

BERTHE. - Peu à retirer de peu, il, ne reste plus rien.

CARDAL. - Ma chérie, ne noircis pas notre vie exagérément. Nous ne sommes pas riches, mais nous vivons.

BERTHE. - Mal

CARDAL. - On ne vit pas mal, quand on fait ce que l'on doit faire.

BERTHE. - Des mots ! Tu oublies souvent ce que tu me dois.

CARDAL. - Berthe ! Peux-tu me faire un semblable reproche. Es-tu tellement malheureuse ?

BERTHE. - Oui, je le suis.

CARDAL. - Berthe, est-ce vrai ?

BERTHE. - Es-tu aveugle au point de ne pas le voir. Cette vie est insupportable. Jamais aucune distraction, jamais aucun plaisir. Crois-tu qu'une femme de mon âge peut éternellement vivre dans cette prison en n'ayant pour toute consolation que cette pensée. « Je fais mon devoir ». Tous ceux qui s'amuse vivent, ils dépensent, ils font vivre les autres, ils font aussi leur devoir.

CARDAL. - Berthe, tu t'égares en ce moment.

BERTHE. - Non, je suis très lucide.

ACTE I

35

Tu fais un rêve. Ton plaisir est dans la pratique d'une sorte de vertu inhumaine.

CARDAL. - Berthe, comme tu me fais mal, en parlant ainsi.

BERTHE. - Il faudrait toujours se taire avec toi !

CARDAL. - Tu es injuste

BERTHE. - Tu es bon ! Tu voudrais faire le bien autour de toi. Eh bien, c'est le moment. Je suis malheureuse, je souffre, moi ! Tu guéris les malheureux, même ceux qui sont condamnés par les médecins. Je suis seule ! Je m'ennuie ! m'entends-tu ?

CARDAL. - Tu t'ennuies (*douloureusement*). Je t'aime tant !

BERTHE. - Tu m'aimes et tu ne penses qu'aux autres.

CARDAL. - Ils sont mes frères !

BERTHE. - Ne peux-tu penser un peu à toi ?

CARDAL. - A moi ? Je ne me plains pas de mon sort. Il est beau !

BERTHE. - Et le mien ?

CARDAL. - Tu es ma compagne (*ils restent un moment silencieux*). Au début de notre mariage, tu appréciais ma conduite, tu louais la noblesse, la beauté de mes projets.

BERTHE. - J'ignorais que je devais me substituer aux autres et souffrir à leur place.

CARDAL. - Tu ne souffres que parce que tu demandes trop à la vie.

BERTHE. - Trop ? Parce que je demande à profiter un peu du soleil, un peu du plaisir que les hommes ont créé pour les distraire un instant de leur misère, de leurs travaux insipides.

CARDAL. - On doit travailler avec joie.

BERTHE. - Quand-on espère quelque chose, je n'ai rien à espérer.

CARDAL, *après un silence.* - Que veux-

tu que je fasse?

BERTHE. - Un mari qui aime sa femme ne doit pas être embarrassé.

CARDAL. - Je t'aime, tu le sais bien. Mais cela ne me donne pas les moyens que je n'ai pas.

BERTHE. - Pourquoi ne te fais-tu pas payer pour les soins que tu donnes ?

CARDAL. - Je me fais payer.

BERTHE. - Par quelques-uns qui pensent à te laisser quelque chose en s'en allant. Tu ne réclames jamais.

CARDAL. - Ce sont de pauvres gens.

BERTHE. - Nous aussi.

CARDAL. - Ma faculté de guérir est un don du ciel, je n'ai pas le droit d'en tirer profit.

BERTHE. - Tu dois vivre et faire vivre ceux qui sont avec toi ! Que deviendrions-nous si nous avions un enfant, comme tu le désires tant. Fixe un prix de consultation, il vient assez de monde pour que nous soyons assuré de vivre avec aisance sans toujours tirer le diable par la queue, comme nous le faisons depuis cinq ans.

CARDAL. - Je n'ai pas le droit de fixer un prix de consultations, je ne suis pas médecin.

BERTHE. - Pas le droit ! Ceux qui ne voudront pas payer n'auront qu'à ne pas venir. C'est ton droit et le leur. Ne sois pas stupidement timoré. Et puis, si tu m'aimes, pense à moi. Fais quelque chose que je n'aie plus à souffrir ! (*elle sort à droite*).

SCENE X

CARDAL - MADELEINE

Cardal la regarde sortir. Un grand découragement semble s'emparer de lui. Madeleine entre par la porte du fond.

ACTE I

37

MADELEINE, *après l'avoir regardé*. - Je vous attendais, mais ne vous voyant pas revenir...

CARDAL. - Je vous demande pardon, je vous avais un instant oubliée. J'étais absorbé dans mes pensées.

MADELEINE. - Qu'avez-vous?

CARDAL. - Rien!

MADELEINE. - Je ne suis pas très bien accueillie par votre femme?

CARDAL. - Mais si !

MADELEINE. - Pendant que j'étais seule de l'autre côté, je pensais à ça !

CARDAL. - Vous vous trompez !

MADELEINE. - Pourquoi dissimulezvous ? Je devine... Je sens très bien que vous avez eu une discussion avec votre femme. Je vois sur votre visage le masque douloureux qui ne s'est pas encore effacé malgré l'effort de volonté que vous avez fait pour ne pas me le laisser voir.

CARDAL. - Mais enfin, Madeleine... Puisque je vous dis...

MADELEINE, *méfiante*. - Vous n'avez rien eu avec votre femme?

CARDAL. - Si ! Mais ce n'est pas ce que vous supposez.

MADELEINE. - Ah ! (*un silence*).

CARDAL, *comme à lui-même*. - Non, ce n'est pas ça...

MADELEINE, *émue*. - Vous n'êtes pas heureux... Vous... vous... (*il fait un geste*) Je suis indiscreète... (*nouveau silence*) Vous voulez peut-être que je m'en aille?

CARDAL. - Non, Madeleine, restez, au contraire.

MADELEINE. - Vous le voulez vraiment ? Je ne serai pas une raison de trouble dans votre ménage ?

CARDAL. - Non !

MADELEINE. - Pourtant vous avez de la
peine !

CARDAL. - Elle me reproche de ne

pas gagner assez d'argent.

MADELEINE. - Ah !

CARDAL. - Cependant, quand on a assez pour vivre...

MADELEINE. - Oui, vous devez toujours avoir assez. Mais votre femme se plaint ?

CARDAL. - C'est ce qui me fait de la peine. Je la croyais désintéressée.

MADELEINE *avec douceur*. - Elle n'a peut-être pas tort. (*il la regarde étonné*). Elle sait mieux compter que vous.

Elle connaît mieux sûrement les difficultés de la vie, et lorsque vous avez dit que désormais il y aurait une autre bouche à nourrir, elle s'est alarmée pour son budget. Son devoir est bien de vous signaler ça... Je n'aurais pas dû vous demander de rester avec vous.

CARDAL. - Elle demande plus que cela. Elle se plaint de ne pas sortir, de n'avoir pas de distractions, de plaisirs.

MADELEINE. - De plaisirs ? (*un temps*) N'est-ce pas naturel ?

CARDAL. - Naturel ? Vous trouvez ça naturel ?

MADELEINE. - Mon Dieu, oui. L'esprit humain a besoin de distraction, comme le corps a besoin de nourriture. Votre femme vit ici dans un logement qui n'est pas particulièrement gai. Elle voit chaque jour des êtres qui étalent leur souffrance, alors, elle veut respirer un air nouveau ; voir la vie sous un aspect un peu plus riant, je la comprends.

CARDAL. - Vous la comprenez, et vous venez... bénévolement vivre la vie qu'elle ne peut pas supporter ?

MADELEINE. - Moi, ce n'est pas la même chose.

CARDAL. - Et pourquoi ?

MADELEINE. - J'ai passé par des épreuves qu'elle n'a pas connues. Je dois consacrer mon temps au rachat d'une

ACTE I

39

faute. Je me suis confessée à vous. Mais elle... il y a des êtres innocents qui ne sont pas malheureux. Elle veut être de ceux-là. Son instinct la guide naturellement. Il faut la comprendre, ami... Vous l'aimez ?

CARDAL. - Oui, je l'aime. (*Madeleine le regarde. L'accent avec lequel il a prononcé ces mots lui cause une douleur*). Je l'aime... profondément...

MADELEINE. - Que vous demande-t-elle ?

CARDAL. - De fixer un prix de consultation.

MADELEINE. - Eh bien, ce n'est pas une mauvaise idée.

CARDAL. - Je ne le peux pas, et puis je ne pourrais pas le faire.

MADELEINE. - Vous, mais moi, je pourrais demander aux malades...

CARDAL. - Ma chère Madeleine, je ne soigne pas des gens riches ; ils n'auraient pas confiance en moi. Les gens riches vont chez des grands médecins qui prennent très cher, le diagnostic est plus sûr. Ici, vous ne verrez que de pauvres gens, des ouvriers, des petits employés.

MADELEINE. - Combien en recevez-vous par jour, en moyenne ?

CARDAL. - De vingt à vingt-cinq.

MADELEINE. - Ils trouvent bien cent sous pour aller au cinéma.

CARDAL. - Pas tous.

MADELEINE. - La plupart. Ils peuvent bien trouver trois francs à donner à celui qui se dévoue pour diminuer leurs souffrances.

CARDAL. - Il y en a qui m'ont donné plus.

MADELEINE. - Vous voyez bien !

CARDAL. - Mais beaucoup ne peuvent pas.

MADELEINE. - Trois francs, c'est si peu de chose, aujourd'hui...

CARDAL. - Et celui qui n'a rien du tout, qui sera sans travail, ne pourra pas venir !

MADELEINE. - Ceux qui pourront donner un peu plus, paieront pour lui. Laissez-moi. Vous savez, je ne serai pas dure pour les pauvres gens.

CARDAL. - Vous connaissez trop leur détresse !

MADELEINE. - Oui. Je la connais, pour l'avoir vécue, vous pouvez vous fier à moi.

CARDAL. - Je me fie à vous. *(Ils se donnent la main. Berthe prend son ouvrage. Un silence. Une gêne pèse sur ces trois êtres.)*

SCENE XI

LES MEMES - BERTHE

BERTHE. - Mademoiselle, peut-être n'aimez-vous pas certaines choses ; il faudrait me faire connaître vos goûts.

MADELEINE. - Je mange de tout. Ne changez rien à vos habitudes.

BERTHE. - C'est fort heureux, car nos repas sont souvent frugals !

MADELEINE. - On ne s'en porte que mieux !

BERTHE. - Vous n'êtes pas très exigeante... *(on sonne)*.

MADELEINE, *se dirigeant vers la porte..* - J'ai quelque philosophie... *(elle sort)*.

BERTHE. - Elle ne veut pas nous coûter cher.

CARDAL. - Elle veut notre bonheur.

BERTHE. - Ça ne dépend pas d'elle!

CARDAL. - Peut-être ! Elle recevra les malades et leur fera payer un prix fixe de consultation.

BERTHE. - Non !

CARDAL. - Nous venons d'en parler.

ACTE I

41

Cela ne doit pas être pour te déplaire?

BERTHE. - Vraiment pas ! Au contraire !

MADELEINE, *entrant par la porte du fond.* - Deux malades vous attendent.

CARDAL. - Ils sont déjà venus ?

MADELEINE. - Oui... Ils reçoivent vos soins depuis quinze jours.

CARDAL, *sortant par le fond.* - Parfait.

SCENE XII

BERTHE - MADELEINE

MADELEINE. - Puis-je vous aider à quelque chose ? *(Berthe lui montre la corbeille à ouvrage)*.

BERTHE. - Vous m'avez déjà bien aidée.

MADELEINE. - Comment cela ?

BERTHE. - En obtenant de mon mari qu'il consentit à prendre pour sa peine un salaire.

MADELEINE. - Il faut vivre.

BERTHE. - Vous lui avez fait comprendre. Je vous remercie, Mademoiselle.

MADELEINE. - Oh ! Ne dites pas Mademoiselle !

BERTHE. - Eh bien ! ... je vous remercie, Madeleine *(les deux femmes se regardent, puis se mettent à repriser, un temps)*.

ACTE II

ACTE II

Même décor qu'à l'acte précédent, mais enjolivé. Le lit-cage a été remplacé par un divan, les chromos par des gravures. Chaises et fauteuils sont neufs. Près de la cheminée, une table à ouvrage. Contre le mur une petite bibliothèque.

SCENE I

MADELEINE, puis BERTHE

Au lever du rideau, Madeleine est seule en scène. Elle reprise des bas. Un temps. Puis on entend des pas dans l'escalier, Madeleine jette immédiatement les bas dans le tiroir de la boîte à ouvrage, prend un livre et fait semblant de lire. Berthe entre. Elle est habillée beaucoup plus élégamment qu'à l'acte précédent. Elle porte plusieurs paquets et un sac à chapeaux.

BERTHE, *heureuse, enjouée.* - Bonjour, Madeleine.

MADELEINE. - Déjà de retour ?...

BERTHE. - Oui... (*posant différents paquets*). Voici des fruits pour le dîner... et des amandes... J'ai pensé que Georges les aimait... Il est là ?

MADELEINE. - Dans son cabinet.

BERTHE, *se laissant tomber dans un fauteuil.* - Ouf !... que je suis fatiguée... J'ai couru plus de deux heures dans les magasins (*montrant le sac*), regardez, Madeleine.

MADELEINE. - Quoi ?

BERTHE. - Ça !...

MADELEINE. - Un chapeau!

BERTHE. - Un délicieux petit chapeau... Vous allez voir... Et il me va... (*elle se lève, tire le chapeau, va à la glace et le met, puis se retournant vers Madeleine*) Comment me trouvez-vous?

MADELEINE. - Très bien.

BERTHE. - N'est-ce pas... Il vient de chez Yolande, au coin des boulevards et de la rue Taitbout... Devinez combien je l'ai payé?...

MADELEINE. - Je ne sais pas... Il est très beau... cent cinquante francs?

BERTHE, *protestant*. - Jamais de la vie... moins... cent vingt-cinq... pas cher, n'est-ce pas?...

MADELEINE, *avec un sourire ironique*. - Non ! cent vingt-cinq francs !

BERTHE. - Quand je l'ai vu à la vitrine, je l'ai trouvé très bien.

MADELEINE. - Et vous n'avez pas pu l'y laisser.

BERTHE. - Ma petite amie, vous n'auriez pas pu vous même. Il vous aurait fait envie... Et puis, la vendeuse était tellement aimable... Je ne pouvais vraiment pas lui avoir fait défaire son étalage pour rien... Georges n'en souffrira pas... Il me restait de l'argent sur ma semaine... Vous savez bien que j'économise tout ce que je peux, deux francs par ci... trois francs par là...

MADELEINE. - Ça finit par faire cent vingt-cinq francs...

BERTHE (*regardant encore son chapeau*). - Enfin, il est gentil... Je peux être contente de mon achat ?

MADELEINE. - Oh, ça !.....Il est ravissant.

BERTHE, *le serrant*. - J'ai vu aussi une petite robe, en revenant... elle me faisait envie...

MADELEINE. - Mais, pour la robe, vous avez résisté à la tentation.

BERTHE, *faisant la moue*. - Elle me

ACTE II

47

semblait trop chère.

MADELEINE. - Vous avez bien fait. (*Et doucement, sans méchanceté, elle ajoute*) Il faut penser qu'il y a encore l'installation de la salle d'attente à payer à la fin du mois.

BERTHE. - Il n'y a plus que ça.

MADELEINE. - C'est suffisant cent francs qu'il faut trouver d'ici là... et nous sommes le vingt...

BERTHE. - Georges ne les a pas ?

MADELEINE. - Pas encore... et si les visites ralentissaient.

BERTHE. - Il n'y a pas de raison qu'elles ralentissent.

MADELEINE. - Non, évidemment mais enfin, on ne sait jamais... un contre temps fâcheux... Monsieur Cardal peut se trouver souffrant, malade... être obligé d'arrêter deux ou trois jours... Cent raisons peuvent surgir tout à coup.

BERTHE. - S'il fallait toujours penser à cela !

MADELEINE. - Il faut y penser (*un temps*).

BERTHE, *soudain*. - Madeleine....

MADELEINE. - Quoi ? ...

BERTHE, *montrant son vieux chapeau*.

- Si vous essayiez ce chapeau... Il vous irait peut-être. Je vous l'offre.

MADELEINE, *souriant gentiment*. - Vous êtes bonne...

BERTHE. - Le vôtre est tout défraîchi... (*Madeleine prend le chapeau que Berthe lui tend*).

MADELEINE. - Et je suis si peu coquette... il m'ira toujours.

BERTHE. - Attendez ! ...

MADELEINE, *se regardant dans la glace après avoir mis le chapeau*. - Comme ceci?

BERTHE. - Oui... Enfoncez-le davantage...

Na... Regardez-vous maintenant.

MADELEINE. - Je suis très bien.

BERTHE. - Mais vous êtes ravissan-

te... Voilà comment vous devriez être toujours... Si seulement vous vouliez vous arranger un peu... aider la nature... Vous mettre un peu de poudre...

MADELEINE. - Pourquoi?

BERTHE. - Parce que vous êtes femme, Madeleine, et que toutes les femmes doivent penser à plaire.

MADELEINE. Il y en a qui n'ont pas besoin de plaire.

BERTHE. - Pas vous... à votre âge... avec des yeux comme les vôtres !

MADELEINE. - C'est bien malgré eux, s'ils sont encore beaux !...

BERTHE. - Pourquoi dites-vous celà?

MADELEINE, *vaguement*. - Des souvenirs...

BERTHE, *doucement*. - Vous avez été malheureuse ?...

MADELEINE, *avec fermeté, d'une voix toute différente*. - Il y a beaucoup de malheureux... il y en a peu qui le disent. Le malheur est une tare qu'on ne révèle pas facilement. (*Un court silence. Berthe la regarde soudain*).

BERTHE, *avec émotion*. - Embrassez-moi, Madeleine.

MADELEINE. - Avec joie

BERTHE, *désignant le chapeau*. - Il vous fait plaisir ?

MADELEINE. - Très... très...

BERTHE, *émue* - Tant mieux.....

(*vivement*). Je porte mes paquets à la cuisine. (*elle sort*).

SCENE II

MADELEINE - CARDAL

CARDAL. - Berthe est rentrée ?

MADELAINE. - Oui, elle range ses provisions (*un temps*).

ACTE II

49

CARDAL, *fait quelques pas, voit le chapeau de Berthe*. - Qu'est-ce que c'est que ça ?

MADELEINE, *regardant et souriant*. - Quoi ? ça... c'est un chapeau...

CARDAL. - Elle s'est acheté un chapeau ?

MADELEINE. - Oui.

CARDAL. - Encore un chapeau !

MADELEINE. - Pas ruineux, et sur ses économies de la semaine.

CARDAL. - Oui. Toujours une cinquantaine de francs... Décidément elle n'est pas raisonnable.

MADELEINE. - Il ne faut pas lui en vouloir... C'était une bonne action qu'elle voulait faire...

CARDAL, *ne comprenant pas*. - Une bonne action... quelle bonne action ?

MADELEINE. - Elle avait remarqué que celui que je portais était abîmé ; elle s'est acheté celui-ci pour m'offrir le sien...

CARDAL. - Berthe ?

MADELEINE. - C'est elle qui me l'a dit tout à l'heure, en me donnant son cadeau... Elle est si heureuse d'avoir

un peu d'argent à gaspiller Elle est femme, très femme. Et puis, elle a voulu elle aussi faire un peu de bien à sa manière... Il ne faut pas lui en vouloir. Elle vous a rapporté des amandes... elle s'est souvenue que vous les aimiez.

CARDAL. - Oui ! ... Il faudra lui faire remarquer quand même gentiment que nous ne sommes pas à l'abri des ennuis, que nous pouvons encore en avoir... que nous devons compter, beaucoup compter...

MADELEINE. - Il faut compter pour elle
sans le lui dire... cela reviendra au même et
la rendra heureuse...

SCENE III

MADELEINE - CARDAL
BERTHE

BEETHE, *entrant*. - Tiens, tu étais. là?
CARDAL. - J'allais sortir.
BERTHE, *embrassant Cardal*. - Bonjour mon chéri... Où allais-tu ?
CARDAL. - Chez un pauvre paralysé qui ne peut venir ici... Il demeure en face.
BERTHE. - Tu n'as pas deux minutes?
CARDAL, *souriant et devinant la pensée de Berthe*. - Si, pourquoi ?
BERTHE. - Pour voir mon chapeau.
CARDAL, *simulant l'étonnement*; - Ah! Tu as acheté un chapeau?
BERTHE. - Oui ! J'ai donné celui. que je portais à Madeleine...
CARDAL. - Tu as bien fait. (*Berthe met son chapeau*).
BERTHE. - Regarde comme il est mignon.
CARDAL. - Il est très gentil, oui.
BERTHE. - Il n'a pas l'air de t'emballer.
CARDAL. - Mais si... Il te va très bien...
BERTHE, *se regardant encore*. - N'est-ce pas ?... Et pas cher, tu sais ! ...
CARDAL, *s'approchant d'elle*. - Enfin, tu es heureuse ?
BERTHE. - Oh, oui... très heureuse... mon chéri... c'est-à-dire !
CARDAL. - Quoi?
BERTHE. - Embrasse-moi, tiens... (*il l'embrasse*). C'est-à-dire que je serais tout à fait heureuse si nous avions un autre appartement.
CARDAL. - Nous avons pris une chambre là-haut, ça ne te suffit pas.
BERTHE. - Il faut que je monte mon

ACTE II 51

chapeau (*au moment de sortir, à Madeleine*). La blanchisseuse est passée ?
MADELEINE. - Oui, elle a apporté trois chemises.
BERTHE. - Elle n'a apporté que ça?
MADELEINE. - Elle livrera le reste demain... m'a-t-elle dit.
BERTHE. - Encore du raccommodage...
MADELEINE. - Je ne crois pas...
Elles m'ont semblé en bon état... Vous pourriez peut-être les monter aussi.
BERTHE. - Oui, s'il n'y a rien à y faire... (*elle redescend en scène et regarde les chemises. Pendant ce temps, Georges a pris son carnet de consultation tout en observant le manège des deux femmes*). En effet, mon chéri, tu uses bien moins ton linge depuis. quelque temps.
CARDAL. - Ah ! (*il regarde Madeleine*).
BERTHE, *regardant ses bas*. - Et mes bas... je croyais avoir un trou...
MADELEINE. Vous vous serez trompée...
BERTHE. - Je déteste tant le raccommodage... enfin... (*elle va pour sortir*). A tout à l'heure, tu seras là quand je reviendrai...
CARDAL, *lui sourit gentiment*. - Non, j'ai à sortir. (*elle sort*).

SCENE V

MADELEINE - CARDAL

CARDAL, *simplement*. - Merci, Madeleine.
MADELEINE. - De quoi?
CARDAL. - Si vous croyez que je n'ai pas compris?
MADELEINE. - Compris ? ...

CARDAL. - Oui, le raccomodage, c'est

vous qui le faites pendant que ma femme se promène... ne riez pas... Je sais... Il y a déjà plusieurs semaines que je l'ai remarqué.

MADELEINE. - C'est si peu de chose.

CARDAL. - C'est beaucoup, puisque ça lui fait tant plaisir. Vous êtes bonne pour ma petite Berthe...

MADELEINE. - Elle est votre femme... et vous l'aimez...

CARDAL. - Oui, je l'aime, je l'aime beaucoup et je ne savais pas la rendre heureuse. Vous avez fait entrer la quiétude dans mon ménage.

MADELEINE. - C'était si facile.

CARDAL. - Il fallait beaucoup de tact, de délicatesse, de cœur enfin. Vous avez été admirable.

MADELEINE, *émue*. - Je vous en prie...

CARDAL, *souriant*. - Tenez, voici le livre des guérisons, vous pouvez clore les observations sur le petit Ménard.

MADELEINE. - Avez-vous laissé une fiche ?

CARDAL. - Elle doit être incomplète.

MADELEINE. - Je n'ai pas suivi ce cas. Vous êtes allé à domicile ?

CARDAL. - C'est un cas de para-typhoïde. Le petit Ménard est ce bébé de quatre mois, auprès duquel je suis allé il y a huit jours.

MADELEINE. - Voulez-vous me faire connaître en quelques mots le processus de sa guérison, je ferai sa fiche tout de suite.

CARDAL. - Volontiers. Je fus demandé à neuf heures du soir par Jacousset qui me conduisit chez les Ménard, de pauvres gens désespérés de voir l'état de leur enfant. Je trouvai le bébé se plaignant sans cesse. La douleur crispait son visage. Après une heure et demie de soins, dégagements, passes et applications prolongées des mains, l'enfant cessa de se plaindre. J'y allai le tendre-

ACTE II

53

main. Le troisième jour, le médecin que les parents consultaient sans lui faire connaître les soins que je donnais au bébé constata que l'enfant était hors de danger. Il dit cette phrase que je vous prie de noter : « Cet enfant est sauvé grâce à une résistance inespérée ».

MADELEINE. - N'oublions pas l'appréciation des médecins.

CARDAL. - Surtout, Madeleine, mettez bien toutes les fiches en ordre. On peut en avoir besoin. (*il regarde l'heure et va prendre son chapeau*).

MADELEINE. - Vous sortez ? Vous oubliez que Dubois doit venir.

CARDAL. - Non, j'ai fait remettre le rendez-vous.

MADELEINE, *étonnée*. - Gravement malade comme il est, vous ne le soignez pas ?

CARDAL. - On m'a demandé ailleurs et je ne peux pas faire autrement que d'y aller. Mettez bien à jour le livre des guérisons, n'est-ce pas. (*il va pour sortir*).

MADELEINE. - Monsieur Cardal, vous oubliez quelque chose. Qu'est-ce que c'est, (*lisant*) convocation du juge d'instruction ?

CARDAL. - Ça n'est rien, laissez !... (*il prend le papier et en sortant*). Faites bien ce que je vous ai dit.

SCENE V

BERTHE - GUILLOUX

BERTHE. - Mon cher ami, vous n'avez pas de chance, Georges est sorti.

GUILLOUX. - Ou sorti, ou avec des malades ! On lui parle entre deux portes, quel homme affairé. Heureusement que j'ai le plaisir de vous voir.

BERTHE. - Il est tout de même fâ-

cheux que vous ne rencontriez pas mon mari.

GUILLOUX. - Je m'en console lorsque je suis avec vous. (*regardant la table à ouvrage et la glace*). Vous avez fait quelques petits aménagements heureux.

BERTHE. - Oui, c'est mieux que cet horrible lit de fer que nous avions là.

GUILLOUX. - C'est mieux ! Il y a quelque chose de changé dans la maison. Vous êtes plus coquette. Avant-hier, vous aviez une robe qui vous allait à ravir.

BERTHE. - N'est-ce pas ? Elle serait ma préférée si j'en avais plusieurs autres.

GUILLOUX. - Il est dommage que vous n'en ayez pas un grand nombre.

BERTHE, *un peu surprise*. - Vous vous moquez...

Guilloux. - Non ; pas du tout, je suis sincère.

BERTHE. - Vous êtes flatteur, aujourd'hui.

GUILLOUX. - Ce n'est pas de la flatterie, mais de l'admiration.

BERTHE, *riant*. - Attendez ! ... Laissez-moi enlever mon tablier, pour entendre cela ! De l'admiration... (*mutine*) et pour moi...

GUILLOUX. - Comme vous êtes femme, délicieusement femme ! ...

BERTHE. - Pas possible ! Comme vous êtes drôle, vous !

GUILLOUX. - Drôle, non, je suis malheureux, malheureux de n'avoir pas un être comme vous à choyer. (*elle le regarde, un peu interdite*). Cela vous étonne ? Que voulez-vous, je suis seul, j'ai une situation plus qu'enviable et je ne sais pas parer ma solitude...

BERTHE. - Il fallait vous marier..

GUILLOUX. - Si j'avais rencontré une femme qui soit ce que vous êtes...

ACTE II

55

BERTHE. - Des femmes comme moi, on en rencontre beaucoup

GUILLOUX. - Hélas, non, Cardal ne vous apprécie pas comme il le devrait. C'est le reproche que je lui fais. Si vous étiez ma femme...

BERTHE, *trop vivement*. - Si je suis heureuse, ainsi...

GUILLOUX. - Non, mon amie, non. Le bonheur ne peut pas s'épanouir dans la médiocrité où vous vivez. J'observe, allez. Votre mari vous aime bien, mais pas assez pour vous sacrifier ce qui le passionne. Lorsqu'on aime, croyez-moi, on sacrifie tout à l'être aimé. Du moins, est-ce ainsi que je comprends la tendresse. Il pouvait avoir une situation brillante, et vous donner toutes les joies, c'était en son pouvoir. Qu'a-t-il fait ?

BERTHE. - Ne vous attendrissez pas sur mon sort.

GUILLOUX. - Vous êtes la seule personne qui m'intéressiez sur cette terre.

BERTHE. - Ecoutez, mon cher ami...

GUILLOUX. - Non, ne parlez pas. Laissez-moi vous dire tout ce que j'ai à vous dire. Vous ne savez pas par quels tourments je suis passé pour arriver à cet aveu qui vous effraie, parce que vous ne soupçonniez pas jusqu'alors, l'amour infini que j'ai pour vous.

BERTHE. - Je ne dois pas entendre cela.

GUILLOUX. - Berthe ! Vous n'êtes pas heureuse !

BERTHE. - Je ne suis pas à plaindre.

GUILLOUX. - Vous n'êtes pas heureuse ! Faire votre bonheur, le mal serait-il si grand ?

BERTHE. - Taisez-vous, taisez-vous, vous perdez la raison.

GUILLOUX. - Vous me parlez de raison...
BERTHE. - Cardal est votre ami, et je suis
honnête...

GUILLOUX. - Vous êtes tout pour moi.
 BERTHE. - Cessez de me parler ainsi... ou allez-vous en.
 GUILLOUX. - Berthe, vous me chassez ?
 BERTHE. - Redevenez l'ami que vous étiez, et vous pourrez rester. (*un temps. Guilloux observe Berthe qui, émue, remet son tablier qu'elle avait enlevé.*)
 GUILLOUX. - Pardonnez-moi.
 BERTHE. - Changeons de conversation, voulez-vous ? Madeleine doit être dans le cabinet de consultation de mon mari.
 GUILLOUX. - Ah ! (*un temps*)
 BERTHE, *ne voulant pas laisser ce silence entre eux.* - Elle travaille toujours.
 GUILLOUX. - Ce qui fait que vous vivez en parfait accord avec elle.
 BERTHE. - Elle est charmante ! Elle ne cherche qu'à me faire plaisir.
 GUILLOUX, *sans conviction.* - C'est très bien. Et puis vous êtes tellement gentille, tellement bonne. Elle serait bien ingrate si elle ne vous était pas toute dévouée. Comment s'appelle-t-elle ?
 BERTHE. - Mon mari l'appelle toujours Madeleine, je ne lui connais pas d'autre nom.
 GUILLOUX. - Vraiment ! C'est curieux. Elle ne vous a jamais dit son nom de famille ?
 BERTHE. - Georges doit le connaître.
 GUILLOUX. - Probablement... mais pas sûrement... Cardal est si confiant, si simple... Et pourtant...
 BERTHE. - Pourtant... ?
 GUILLOUX. - Il est prudent de bien connaître les gens avec lesquels on doit vivre.
 BERTHE. - Georges sait qui elle est.
 GUILLOUX. - Parce qu'il l'a soignée ! Qu'a-t-elle fait ? D'où vient-elle ? Le

ACTE II

57

sait-il ?
 BERTHE. - Je vois décidément que vous n'aimez pas cette jeune fille. Si vous la connaissiez mieux, vous apprécieriez davantage ses qualités.
 GUILLOUX. - C'est possible. Je ne demande qu'à penser comme vous.
 BERTHE. - Elle fait tout ce qu'elle peut pour se rendre utile. Elle a été mon alliée pour obtenir de Georges qu'il eût des prix de consultation raisonnables. Ça nous permet de vivre modestement, certes, mais avec une relative aisance.
 GUILLOUX. - Ceci prouve surtout qu'elle a passablement d'influence sur Cardal. Vos prières n'avaient pas obtenu cela.
 BERTHE. - Elle est très intelligente.
 GUILLOUX. - Je n'en doute pas ! Elle vous a rendu tout de suite un grand service.
 BERTHE. - Vous la jugez mieux ?
 GUILLOUX. - J'ai peur pour vous, il n'y a pas que l'intrusion de cette Madeleine dans votre foyer qui m'inquiète, il y a aussi la situation de Cardal.
 BERTHE. - Elle est infiniment meilleure qu'elle n'était.
 GUILLOUX. - Combien de temps cela durera-t-il ?
 BERTHE. - Elle ne peut que s'améliorer.
 GUILLOUX. - Elle n'est pas de tout repos. Cardal n'exerce pas une profession régulière. Guérisseur ! pour la foule, pour les pouvoirs publics même, ça veut dire : Charlatan.
 BERTHE. - Ses guérisons sont là. Elles le mettent à l'abri d'une pareille injure.

GUILLOUX. - Si les médecins lui créaient quelques ennuis, ses guérisons lui seraient-elles une heureuse défense?

BERTHE. - Ah, par exemple ! Vous

connaissez le pouvoir de Georges.

GUILLOUX. - Je sais qu'il a de grandes forces de suggestion.

BERTHE. - Mais il ne fait pas de suggestion, il magnétise.

GUILLOUX. - C'est la suggestion qui agit.

BERTHE. - Mais non, demandez à mon mari.

GUILLOUX. - Il est parfaitement convaincu que c'est son pouvoir magnétique qui apaise les souffrances, mais je ne pense pas comme lui. En réalité, c'est un effet d'auto-suggestion. On reconnaît le fait quand on a une rage de dents, il suffit de sonner à la porte du dentiste pour ne plus sentir la douleur. Enfin, ceci importe peu. On ne doit pas donner des soins à des malades sans avoir un diplôme de docteur en médecine. Le fait seul d'imposer les mains suffit. Vous avez lu le procès de Germaine de Rouen. Or, comme Cardal n'est pas diplômé, cet exercice lui est interdit. Alors, vous n'auriez plus de situation.

BERTHE. - Quel pessimisme

GUILLOUX. - Peut-être, en effet, suis-je trop pessimiste, que j'aie tort, c'est le plus cher de mes vœux. (*prenant la main de Berthe*). Enfin, quoi qu'il arrive, vous pourrez toujours compter sur mon amitié.

BERTHE. - Avez-vous fait part de vos appréhensions à mon mari ?

GUILLOUX. - Puis-je lui parler de ça ? il ne m'écouterait pas ! (*sonnerie extérieure*).

BERTHE. - On sonne ! (*un temps*)

Madeleine n'entend pas ! Je vais ouvrir ! (*elle sort, Guilloux médite. On entend parler, puis la porte s'ouvre et Berthe introduit Arthur Lepin*)

ACTE II

59

SCENE VI

LES MEMES - LEPIN

BERTHE. - Monsieur Cardal est sorti. Il ne tardera pas à rentrer. Si vous voulez l'attendre. Je vous présente monsieur Guilloux, un ami. Il vous tiendra compagnie (*à Guilloux*) Monsieur ne vient pas pour recevoir des soins, il est journaliste, c'est monsieur...

LEPIN, *se présentant*. - Arthur Lepin

GUILLOUX. - De l'Echo du soir ?

LEPIN. - Oui, Monsieur.

GUILLOUX, *poignée de mains*. - Enchanté. Je suis un de vos lecteurs. Vous êtes pour moi Lepin quotidien. (*Il rit, heureux d'avoir fait un mot*).

BERTHE. - Vous êtes en pays de connaissance, parfait ! Excusez-moi, j'ai à faire.

LEPIN. - Je vous en prie. (*elle prend son plat et sort*).

SCENE VII

GUILLOUX - LEPIN

Un long silence, Lepin regarde autour de lui. Guilloux l'observe.

LEPIN. - Vous êtes un ami de Monsieur Cardal, Monsieur ?

GUILLOUX. - Oui, un vieil ami, nous sommes des camarades de régiment.

LEPIN. - Vous le connaissez donc très bien.
Vous pourriez peut-être me donner
quelques renseignements.

GUILLOUX. - Mais bien volontiers. Il me
serait agréable de vous être utile.

LEPIN. - Merci.

GUILLOUX. - De quoi s'agit-il ?

LEPIN. - Eh bien, voilà. Monsieur Cardal
qui se dit guérisseur, fait passa-

blement parler de lui en ce moment. Les médecins se sont émus, et mettent en branle l'appareil judiciaire.

GUILLOUX. - Oui, je sais. Je connais quelques médecins...

LEPIN. - Monsieur Cardal n'est pas docteur en médecine ?

GUILLOUX. - Non

LEPIN. - Il n'a donc pas le droit d'exercer ?

GUILLOUX. - Il n'exerce pas à proprement parler la médecine.

LEPIN. - Du reste, il ne se fait pas appeler médecin, mais guérisseur.

GUILLOUX. - Justement.

LEPIN. - Comme les médecins ne se font pas appeler guérisseurs sans doute pour la raison fort simple qu'ils ne guérissent pas.

GUILLOUX. - Je n'y avais pas pensé.

LEPIN. - Alors que monsieur Cardal semble avoir fait de sensationnelles guérisons, on parle même de miracles.

GUILLOUX. - Le mot est peut-être un peu fort. Les miracles, au XX^e siècle, l'Eglise n'ose même plus en faire.

LEPIN. - Enfin, il a guéri des gens qui ne devaient pas survivre à leurs souffrances ?

GUILLOUX. - Seraient-ils morts ?

LEPIN. - Vous ne croyez pas ?...

GUILLOUX, *vivement*. - Je ne crois pas à grand chose.

LEPIN. - Pourtant, on cite des cas fort intéressants. Vous devez en connaître ?

GUILLOUX. - Oui, mais dûs à quoi ? Je pense que l'imagination a été un facteur de la réussite. Cardal ne l'ignore pas puisqu'au début de sa carrière, si j'ose dire, il pria ses amis de lui faire de la publicité en parlant de guérisons d'apparence réelle, qu'il a faites. Alors, vous savez ce que c'est, transmis ainsi de porte en porte, un petit fait insigni-

ACTE II

61

fiant devient un prodige. On n'a jamais ressuscité un mort.

LEPIN. - Oui, au départ, il y eut un bluff ?

GUILLOUX. - Non, pas un bluff, Cardal est un brave garçon, mais une exagération dont il a profité sans le vouloir.

LEPIN. - Comment pratique-t-il exactement ?

GUILLOUX. - Il donne des soins fluidiques, magnétiques.

LEPIN. - Aucun médicament ?

GUILLOUX. - Non ! Le pharmacien ne fait pas beaucoup d'affaires avec lui.

LEPIN. - Il est sûr de n'avoir empoisonné personne. En somme s'il ne fait pas du bien, il ne fait pas de mal. Il se fait payer ?

GUILLOUX. - Dame ! Il faut bien vivre.

LEPIN. - Voilà qui n'est peut-être pas régulier.

GUILLOUX. - Remarquez que Cardal est absolument convaincu de faire beaucoup de bien autour de lui.

LEPIN. - Il ne doit pas ignorer que l'exercice de sa profession est illégal.

GUILLOUX. - Il croit à sa mission avec autant de conviction qu'il a une collaboratrice qui le persuade que c'est arrivé. Elle lui fait jouer, avec un grand sérieux, son rôle de bienfaiteur.

LEPIN. - La personne qui était ici, tout à l'heure ?

GUILLOUX. - Sa femme ! Ah ! non, la pauvre petite... Non, c'est une autre.

LEPIN, *intrigué*. - Qui ?

GUILLOUX, *hésitant*. - Monsieur Lepin, c'est tellement grave... J'aimerais ne pas savoir ce que je sais. J'aime beaucoup Cardal.

LEPIN. - Si grave ?

GUILLOTIX. - Oui ! (*Un temps*). Si vous me promettez de n'en pas parler.

LEPIN. - Nous savons être discrets...

GUILLOUX. - Je n'en doute pas. Vous êtes journaliste ! Enfin, j'ai votre promesse ! Eh bien ! la femme de qui il prend tous les conseils n'est autre que la fameuse terroriste Madeleine Grandjean, qui tira des coups de revolver sur le Président Audier. Vous rappelez-vous ?

LEPIN. - Madeleine Grandjean ? Si je m'en souviens ? Je fis à l'époque de sensationnels reportages.

GUILLOUX. - Voilà... Alors, vous pensez combien je suis consterné. Cardal lié avec cette femme qui a été l'objet de scandale, c'est effrayant.

LEPIN. - Votre ami est un brave homme, à ce que vous m'avez fait comprendre ?

GUILLOUX. - Très brave homme ! Je me demande comment elle a pu faire pour l'embobiner ainsi.

LEPIN. - Il y a combien de temps qu'il la connaît ?

GUILLOUX. - Plus de cinq ans.

LEPIN. - Cinq ans... depuis sa sortie de prison, si ma mémoire est fidèle.

GUILLOUX. - C'est ça.

LEPIN. - Comment se fait-il que Madame Cardal accepte... ?

GUILLOUX. - Elle ne sait pas qui est cette fille.

LEPIN. - Non ! Son mari ne lui a rien dit ?

GUILLOUX. - Non

LEPIN. - Cette Grandjean serait-elle sa maîtresse ?

GuilLoux. - (*Un temps*). (*se levant*).

Je ne comprends pas qu'un homme comme lui ait pu se laisser endoctriner par cette fille qui a des antécédents qui ne la recommandent pas.

LEPIN. - Quel but veut-elle atteindre, selon vous ?

GUILLOUX. - Je ne sais pas. Je me perds en conjectures

ACTE II

63

LEPIN. - L'intérêt ?

GUILLOUX. - Oui, l'intérêt, sans doute. Cardal se fait un nom, une situation fragile. Elle ne la voit peut-être pas ainsi. Le divorce est facilement obtenu aujourd'hui, et, ma foi, la place serait bonne à prendre. Vous comprenez, quand on a un casier judiciaire qui n'est plus vierge, pas plus que le reste d'ailleurs, on peut éprouver quelques difficultés à se marier. Il faut pourtant faire une fin aussi honorable que possible. Elle joue un jeu serré... Cardal est un homme faible.

LEPIN. - Les médecins font une enquête. Ils n'ignoreront pas cette tare, dirai-je. Sa cause sera indéfendable.

GUILLOUX. - Indéfendable, c'est bien ce que je pense.

LEPIN. - vous n'avez pas pu dire deux mots à sa femme ?

GUILLOUX. - C'est difficile. Mettezvous à ma place. Je recule devant la crainte de faire souffrir un être en tout point charmant. Et puis, j'espère, peut-être à tort, que tout finira par s'arranger. (*Il regarde sa montre*). Je vous demande pardon, Monsieur, je suis obligé de vous laisser attendre seul, mon ami Cardal. Je suis très en retard. J'avais un rendez-vous...

LEPIN. - Allez, Monsieur, que je ne vous retienne pas.

GUILLOUX. - Tout à fait charmé. Sur tout pas un mot de ce que je vient de vous dire.

LEPIN. - Ne craignez rien !

GUILLOUX. - Merci. Au regret de vous laisser.

LEPIN. - Au revoir, Monsieur. (*Guiloux sort, Lepin prend des notes. Madeleine entre.*)

SCENE VIII

LEPIN - MADELEINE

MADELEINE, *entrant*. - Comment, Monsieur, vous êtes seul ?
 LEPIN. - Je ne vous dérange pas, madame, ou mademoiselle ?
 MADELEINE, *sur sa défensive*. - Pas du tout ! C'est monsieur Cardal que vous voulez voir ? lui-même ?
 LEPIN. - Oui.
 MADELEINE. - Je ne pense pas qu'il soit bien longtemps absent
 LEPIN. - J'attendrai. (*il la regarde avec insistance un temps*). Mademoiselle, il me semble vous avoir vue quelque part. Vous ne m'êtes certainement pas inconnue.
 MADELEINE. - Ah!
 LEPIN. - Je cherche où j'aurais pu vous rencontrer. Je vois tellement demande ! Il doit y avoir un certain temps que je ne vous ai pas vue, sans cela, je me souviendrais tout de suite.
 J'ai assez bonne mémoire. Vous ne me reconnaissez pas ?
 MADELEINE, *froide*. - Pas du tout.
 LEPIN, *avec une ironie voilée*. - Nous ne devons pas avoir de relations communes ; c'est étrange, vos traits me sont presque familiers. Voyons, est-ce dans l'exercice de mes fonctions ? J'ai surtout fait la chronique des tribunaux. (*semblant chercher*). Vous n'avez jamais été... (*Madeleine semble se troubler*) employée dans un greffe par exemple ?
 MADELEINE. - Non !
 LEPIN. - A la prison ?
 MADELEINE. - Comment ?
 LEPIN. - Employée dans un pénitencier ?
 MADELEINE, *avec une sourde révolte*

ACTE II

65

- Moi, employée de pénitencier ?
 LEPIN. - Je me trompe, mademoiselle. C'est quelqu'un qui vous ressemblait sans doute... Pourtant votre attitude, tenez, en ce moment, votre révolte, votre expression de violence contenue... assez jolie du reste... il me semble la connaître.
 MADELEINE, *essayant d'être enjouée*.
 - Vraiment !
 LEPIN. - Il y a des ressemblances tellement étranges ... Dans mes souvenirs de reportages, j'ai des cas intéressants et curieux. Ainsi, tenez, Delbronn ! vous vous souvenez sans doute, ce garçon qui avait trempé dans le complot anarchiste dirigé contre le président Audier... un coup manqué, entre parenthèse... ce fût presque dommage, car le président ne valait guère mieux que ceux qui voulaient le supprimer du nombre des jouisseurs. Vous ne vous souvenez pas... (*elle fait un signe de la tête*). Eh bien, quelques années après son procès, j'ai rencontré à la direction d'une banque un homme qui lui ressemblait à s'y méprendre. Ce n'était pas lui, il n'est tout de même pas devenu banquier. Mais quelle extraordinaire ressemblance. Pour vous, ce doit être la même chose. (*un silence*). Monsieur Cardal doit avoir beaucoup à faire ?
 MADELEINE. - Beaucoup.
 LEPIN. - Vous vous intéressez à ses guérisons ?
 MADELEINE. - Enormément ! (*un nouveau silence*).

LEPIN. - Je ne vous empêche pas de vous livrer à vos occupations ?

MADELEINE. - Non, monsieur. J'ai beaucoup de satisfaction à vous écouter rappeler vos souvenirs. J'entends qu'on ferme la porte. Ce doit être monsieur Cardal. Mon rôle est fini auprès de vous. Permettez-moi, monsieur, de vous laisser.

LEPIN. - Mais certainement, mademoiselle.
(*elle sort, un temps, puis Cardal entre.
Lepin se lève.*)

SCENE IX

LEPIN - CARDAL

CARDAL. - Monsieur, vous m'attendiez ?
LEPIN. - Monsieur Cardal ?
CARDAL. - Oui, monsieur.
LEPIN. - Je suis monsieur Lepin, de l'Echo
du Soir.
CARDAL. - Bien monsieur.
LEPIN. - Je vous serai reconnaissant de
m'accorder quelques minutes d'entretien.
CARDAL. - Asseyez-vous, monsieur.
LEPIN. - Merci.
CARDAL, *prenant une chaise.* - Qu'est-ce
qui me vaut l'honneur d'une interview, car
c'est une interview, n'est-ce pas, que vous
sollicitez ?
LEPIN. - C'est en effet cela. Je pense que,
ça ne vous effraie pas. Vous faites grand
bruit, en ce moment, monsieur Cardal.
CARDAL. - Moi ?
LEPIN. - On ne parle que de vous,
notamment chez les médecins qui s'é-
meuvent.
CARDAL. - Ils se sont émus !
LEPIN, *souriant.* - Je crois même, si je suis
bien renseigné, qu'ils ont l'intention de se
plaindre de vous à la justice en invoquant la
loi sur l'exercice illégal de la médecine.
CARDAL, *sortant le papier de sa poche.* -
La loi du 30 novembre 1892.
LEPIN. - Vous ne l'ignorez pas ?
CARDAL. - Je la connais depuis que

ACTE II

67

j'ai reçu une citation de comparaître devant
un juge.
LEPIN. - Ah ! c'est fait ! Mon ininterview
devient intéressante.
CARDAL. - De toute opportunité.
LEPIN. - Me permettez-vous de vous poser
quelques questions ?
CARDAL. - Je vous écoute !
LEPIN. - Depuis combien de temps
exercez-vous la profession de guérisseur ?
CARDAL. - Est-ce bien une profession ?
LEPIN. - N'en vivez-vous pas ?
CARDAL. - Très mal, vous dirait ma
femme.
LEPIN. - Pourtant, c'est dans son exercice
que vous trouvez des ressources
CARDAL. - Parce que je ne peux pas faire
autrement. Vous permettez au prêtre de
trouver des ressources dans l'exercice de
son sacerdoce !
LEPIN. - Vous élevez vos fonctions à la
hauteur d'un sacerdoce ?
CARDAL. - Je délivre les malheureux de la
souffrance.
LEPIN, *souriant.* - De l'enfer !
CARDAL. - Oui, monsieur, pour certains,
c'est bien l'enfer !
LEPIN. - Et vous recevez beaucoup de ces
malheureux ?
CARDAL. - De trente à trente-cinq par
jour, pour le moment, mais le nombre en est
croissant.
LEPIN. - De quelle classe de la société,
principalement ?
CARDAL. - Des humbles !

LEPIN. - Ce n'est pas encore un mode chez les gens du monde de venir vous consulter.

CARDAL. - Ils ne viendront pas chez moi, je suis trop modestement installé.

LEPIN. - Pourtant votre réputation et l'attrance du merveilleux.

CARDAL. - Il n'y a pas de merveil-

leux, justement. Nous ne sommes plus au moyen-âge. On ne me fera pas un procès de sorcellerie.

LEPIN. - Non, mais d'exercice illégal de la médecine.

CARDAL. - Je n'exerce pas la médecine. Je ne m'attribue pas un titre de docteur que je n'ai pas.

LEPIN. - Vous soignez des malades c'est un privilège des médecins.

CARDAL. - Oui, mais je les guéris et c'est un privilège de la nature.

LEPIN. - On peut contester vos guérisons.

CARDAL. - Avec de la mauvaise fois, oui.

LEPIN. - Certains prétendent que vous avez cherché à frapper les imaginations en ayant fait croire à des guérisons miraculeuses que vous n'auriez pas faites.

CARDAL. - Comment cela ?

LEPIN. - Vos amis vous auraient aidé à faire cette publicité indispensable pour attirer chez vous des êtres crédules. Vous avez sollicité leur concours.

CARDAL. - J'ai prié mes amis de vouloir bien dire ce qu'ils m'avaient vu faire. C'est exact. C'était indispensable il fallait que les malades aient confiance en moi.

LEPIN. - C'est pourquoi les médecins prétendent que les personnes qui se sont crues guéries n'affirmaient la chose que par auto suggestion.

CARDAL. - Quelle stupidité.

LEPIN. - Votre bluff les a dominés...

CARDAL. - Mon bluff... quelle horreur !!!

LEPIN. - Je vous répète ce qu'ils disent, mon cher monsieur. Ne me prêtez pas ces propos.

CARDAL, *se levant et arpentant la salle.* - Sottise que tout cela..

LEPIN. - Sans doute, mais avec apparence contre vous.

ACTE II

69

CARDAL. - Alors, si un malade viens affirmer qu'il est guéri, on lui dira : « Non, vous croyez l'être, mais vous ne l'êtes pas ». « Je ne souffre plus », dira le brave homme. « Possible, mais vous êtes malade quand même, car nous voulions que ce soit ainsi ».

LEPIN. - La maladie peut évoluer pendant la période d'inconscience du malade et devenir plus grave et plus dangereuse ensuite !

CARDAL. - Ah non, c'est trop bête !

LEPIN. - Voilà ce qu'ils disent probablement. Je ne suis pas chargé de parler en leur nom.

CARDAL. - Les médecins semblent ignorer ce que c'est que la maladie. Depuis Gallien et Hippocrate, ils n'ont fait aucun progrès ou plutôt, ils n'en ont fait qu'un seul...

LEPIN. - Lequel ?

CARDAL. - Celui de lancer les spécialités qui font la fortune des mercantis de la profession. Ils ne savent pas que l'ensemble des cellules qui constituent l'être humain est commandé par le mental. La matière, si matière il y a, est soumise à l'esprit bien que nous n'en ayons pas toujours conscience. C'est ainsi que devant un soldat prêt à tuer son père, le fils du roi de Lydie qui était muet jusque là, s'écria : « Soldat, ne tue pas Crésus » et c'est pourquoi les paralytiques se mettent à courir pour se sauver parce que le feu à pris à l'hôpital dans lequel ils étaient enfermés. Si l'esprit ne pouvait rien, les malheureux seraient carbonisés.

LEPIN. - Comme vous le dites, monsieur, c'est un cas extraordinaire. Le sentiment poussé à son paroxysme agit sur le système nerveux.

CARDAL. - Et produit le miracle. Vous

ne contestez pas le fait.

LEPIN. - Cela s'est vu, je ne le conteste pas.

CARDAL. - Vous n'attribuez pas à une intervention divine ce phénomène surprenant.

LEPIN, souriant. - L'intervention divine n'est pas scientifiquement admise.

CARDAL. - Ce n'est donc, selon vous que le sentiment de la peur qui sauva ces malheureux. Or, les sentiments ont un poste central.

LEPIN. - Le cerveau.

CARDAL. - L'esprit.

LEPIN. - C'est la même chose.

CARDAL. - Non, monsieur, et l'esprit devant le péril, fit un effort dont il ne se croyait pas capable pour sauver le corps. Puisqu'il n'y a pas d'intervention divine, c'est donc que le phénomène est dans l'ordre naturel. Pourquoi voulez-vous alors, que l'esprit conscient ne puisse faire cet effort sans la provocation d'un pressant danger?

LEPIN. - Je suis un profane, monsieur, ne l'oubliez pas. Votre thérapeutique est nouvelle pour moi, et assez déconcertante. Ainsi, c'est par la force de l'esprit que vous soignez...

CARDAL. - Par projection magnétique dirigée par l'esprit.

LEPIN. - Je veux bien admettre cela possible pour les maladies affectant le système nerveux, mais pour les autres, je doute de l'efficacité de votre projection magnético-spirituelle.

CARDAL. - Microbe veut bien dire petit être vivant ? Or, tout être vivant n'est-il pas influencé par le magnétisme universel ? On peut donc agir sur lui, contrarier son action, et limiter son développement.

LEPIN. - Encore vous est-il indispensable de bien connaître le mal dont souffre le patient ?

ACTE II

71

CARDAL. - Oh, ça monsieur, j'en suis instruit par l'intermédiaire d'une faculté assez curieuse. Je vois l'organe malade et je ressens les mêmes douleurs que la personne qui me consulte.

LEPIN. - Vraiment, le diagnostic devient facile. Plus besoin de rayons X, de prise de sang à fin d'analyse. La bactériologie est une science inutile.

CARDAL. - La bactériologie est le service micro biométrique qui permet d'individualiser les différents bacilles que nous véhiculons. Elle a son utilité. Tout a son utilité, car rien n'est absolu.

LEPIN. - Hors la loi.

CARDAL. - Celle qu'a fait le législateur ne l'est pas.

LEPIN, *se levant*. - Vous ne manquez pas d'arguments pour votre défense.

CARDAL. - Les faits devraient suffire.

LEPIN. - Oui, mais il y a l'interprétation.

CARDAL, *allant au journaliste*. - Vous permettez ? Pardon. (*il a posé sa main sur l'épaule du journaliste, un temps*).

N'avez-vous pas été blessé, il y a quelque temps. Répondez-moi.

LEPIN. - Oui.

CARDAL. - Au bras (*après un temps*) au bras droit.

LEPIN. - En effet.

CARDAL. - Vous avez été opéré. On vous a retiré un gravier. Répondez-moi franchement ?

LEPIN. - Oui.

CARDAL. - Vous souffrez d'ankylose de douleurs intérieures, de démangeaisons. Est-ce exact?

LEPIN. - Oui.

CARDAL. - Eh bien, monsieur, on vous a retiré un gravier. Il y en avait deux. Il faudra vous opérer à nouveau.
LEPIN. - Je ne doute pas que vous

réussissiez à faire fortune

CARDAL. - Je n'ai pas cette ambition.

LEPIN. - Vous avez de grands moyens. Je m'excuse, Monsieur, de vous avoir dérangé et je vous remercie d'avoir bien voulu vous soumettre aux exigences de ma curiosité. (*il se dirige vers la porte de gauche*).

CARDAL. - Elle n'était pas bien redoutable !

LEPIN. - Elle était légitimée par les merveilles que vous m'avez révélées. Au revoir, Monsieur. (*il sort suivi de Cardal qui revient aussitôt*).

SCENE XI

CARDAL - MADELEINE
puis BERTHE

(*Cardal préoccupé ne voit pas Madeleine qui entre et le regarde cherchant à deviner la raison de son attitude*).

MADELEINE. - Il est sept heures, je vais mettre le couvert.

CARDAL. - Oui, il faut mettre le couvert. (*toujours l'air absent*). Vous ne voulez pas que je vous aide ?

MADELEINE, *allant au buffet*. - Non, ce sera vite fait. (*silencieusement elle met la table tout en observant Cardal*).

BERTHE, *entrant*. - Ah ! Je venais faire ce que vous faites, merci Madeleine. (*à Cardal*). Le journaliste est parti ?

CARDAL. - Oui.

BERTHE. - Pourquoi voulait-il te voir ?

CARDAL, *pendant que Madeleine continue à mettre le couvert et l'observe*. - Curiosité ! Il veut savoir comment opère un guérisseur.

ACTE II 73,

BERTHE. - Ah ! (*un temps*). A quoi cela lui servira-t-il ? (*Cardal fait un geste vague*). Tu ne lui as pas demandé ?

CARDAL. - Non !

BERTHE. - Il veut peut-être te faire un article dans son journal.

CARDAL. - Je ne sais pas.

BERTHE, *mettant les chaises autour de la table*. - Ça te ferait connaître, et tu pourrais avoir une plus belle clientèle.

CARDAL. - Je n'aime pas ce genre de publicité.

BERTHE. - Je ne te comprends pas. Tu n'as aucun sens pratique. Si tu avais comme moi, les soucis du ménage, tu penserais un peu plus à l'avenir.

CARDAL. - L'avenir sera ce qu'il doit être.

BERTHE. - L'avenir peut être ce que l'on veut qu'il soit. (*elle sort*).

CARDAL. - Folle présomption !

MADELEINE. - Qu'avez-vous ? Vous êtes soucieux ? (*Cardal reste silencieux*)

Je me peux pas vous aider ? Je sens une menace qui pèse sur nous ? C'est indéfinissable.

CARDAL. - Ce n'est pas le moment de parler de cela.

MADELEINE. - Vous ne voulez pas inquiéter votre femme ?

CARDAL. - Cette pauvre petite n'est pas taillée pour la lutte. (*un silence. Berthe entre. Elle porte une soupière qu'elle pose sur la table. Elle sert la soupe*).

BERTHE. - A table ! (*ils mangent*)

silencieusement, à Cardal). Tu ne me parles pas de la visite de ce journaliste. T'aurait-elle contrarié ?
CARDAL. - Contrarié, non !
BERTHE. - Si, si, je le vois bien. Tu es sombre, tu n'es pas comme d'habitude, n'est-ce pas Madeleine ?

MADELEINE. - Monsieur Cardal doit être fatigué (*elle se lève*) Je vais chercher le plat ; il est sur la cuisinière ?

(*elle prend les assiettes*).

BERTHE. - Oui, vous n'avez qu'à l'apporter. Tout est prêt. (*elle enlève la soupière pendant que Madeleine sort*). Ce n'est pas follement gai, ici.

CARDAL. - Ma chérie, tu voudrais toujours lire.

BERTHE. - Tu n'aimes pas la vie.

CARDAL. - Si, je l'aime, puisque je cherche à la protéger.

BERTHE. - Ce n'est pas comme cela que je l'entends. (*Madeleine apporte un plat qu'elle pose sur la table*).

CARDAL, à Berthe. - Sers-toi

BERTHE. - Non, merci, vous me coupez l'appétit avec vos figures moroses. (*on sonne*).

CARDAL, surpris. - Qui peut venir à cette heure ?

MADELEINE. - Ne vous dérangez pas, je vais ouvrir. (*elle sort*).

BERTHE, à Cardal. Si c'est un malade, ne le reçoit pas. Il faut prendre le temps de dîner.

CARDAL. - S'il souffre pourtant, je me pourrai pas le faire attendre.

BERTHE. - Et tu finiras de dîner dans une heure !

SCENE XII

LES MEMES - GUILLOUX

MADELEINE. - C'est Monsieur Guilloux.

GUILLOUX, entrant. - Vous êtes encore à table ? Je ne vous dérange pas ? (*il serre la main à Cardal*).

CARDAL. - Tu ne nous déranges pas. Assieds-toi. Nous sommes à la fin de notre repas.

ACTE II

75

BERTHE. - Vous prendrez bien quelque chose avec nous ?

GUILLOUX. - Merci infiniment. J'ai dîné, je n'ai besoin de rien.

BERTHE. - Enfin, je vais chercher les fruits, si le cœur vous en dit, vous en prendrez, sinon, vous nous regarderez. (*elle sort emportant le plat et les assiettes. Madeleine met les assiettes à dessert*).

CARDAL, à Guilloux. - Qu'est-ce qu'il y a ? Tu viens rarement à cette heure

GUILLOUX. - Je suis passé dans l'après-midi, ta femme te l'a peut-être dit

CARDAL. - Non

GUILLOUX. - Tu n'étais pas là.

CARDAL. - Je suis sorti.

GUILLOUX. - Je n'ai pas attendu ton retour, j'avais un rendez-vous important.

BERTHE, entrant. - J'espère que ce n'est pas dans la crainte de nous gêner que vous refusez de prendre quelque chose ?

GUILLOUX. - Que non pas, je me sens assez libre avec vous...

CARDAL. - Certainement. (*ils se servent en silence*). Tu avais à me parler ?

GUILLOUX. - Oui.

CARDAL. - A moi seul ?

GUILLOUX, après avoir hésité. - Je puis parler devant ces dames. Elles sont intéressées comme toi...

CARDAL, le regardant. - Ah !

MADELEINE. - Si je suis de trop...

GUILLOUX. - Non, mademoiselle.

CARDAL. - Eh bien, j'écoute.

GUILLOUX. - Les raisons de ma visite te surprendront si tu ne tiens pas compte de l'amitié que je te porte. Elles sont assez indiscretes, mais je ne voudrais pas qu'il t'arrivât quelque chose de fâcheux sans essayer de faire l'im-

possible pour t'éviter des ennuis.

BERTHE, *inquiète*. - Que va-t-il nous arriver?

GUILLOUX, *évasif*. - Des histoires..., mon vieux, tu n'ignores pas que je suis en excellent terme avec des médecins. J'en connais qui me sont de bons camarades.

CARDAL, *souriant*. - Et ces bons camarades t'ont parlé de moi.

GUILLOUX. - Oui.

CARDAL. - Ah ! (*Madeleine le regarde anxieusement*).

GUILLOUX. - Il serait temps que tu cesses de donner des soins.

CARDAL. - Pourquoi ?

GUILLOUX. - Parce que... parce qu'une très grave accusation pèse sur toi.

BERTHE, *effrayée*. - Une très grave accusation...

GUILLOUX, *poursuivant*. - Très grave.

Tu vis dans l'ignorance du danger, mais bientôt...

CARDAL, *tirant un papier de sa poche*. - C'est de ça dont tu veux m'entretenir ? (*il le montre à Guilloux*).

GUILLOUX. - Une convocation du juge d'instruction ! Tu as été interrogé ?

CARDAL. - Oui, c'est monstrueux, monstrueux.

Gu'LLoux. - Peut-être ! mais c'est celà. Et c'est la correctionnelle.

BERTHE, MADELEINE. - La correctionnelle !

GUILLOUX. - Oui. Tu n'as aucune chance de bénéficier d'un non lieu.

BERTHE. - De quoi t'accuse-t-on ?

CARDAL. - D'exercice illégal de la médecine et d'escroquerie.

MADELEINE. - Pourquoi d'escroquerie ?

GUILLOUX. - Et ce n'est pas encore l'accusation la plus redoutable.

BERTHE. - Quoi encore ?

CARDAL. - Le dernier motif dépasse

ACTE II

77

en horreur tout ce qu'on peut imaginer.

MADELEINE. - Est-ce possible ?

BERTHE. - Parlez, qu'est-ce que c'est ?

GUILLOUX. - Homicide

CARDAL, *révolté*. - Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai. Les coupables de cet homicide sont les médecins.

MADELEINE. - Vous n'avez tué personne.

CARDAL. - Il y a deux mois environ, je reçus la visite d'un homme qui avait une tumeur au foie, son médecin voulait qu'il soit opéré tout de suite. Un de mes anciens malades lui avait donné mon adresse. Il vint me demander ce qu'il devait faire. Je l'assurai, étant certain de le guérir, que l'opération n'était pas nécessaire. Il se soumit deux fois à mes soins. Je ne le revis plus. Je sais aujourd'hui que son médecin, qui voulait sans doute ne pas perdre sa commission, revint le voir, et finit par le convaincre que j'étais un charlatan. On l'opéra, il mourut...

MADELEINE. - Vous n'êtes pas responsable de cela.

CARDAL. - Si ! Ces Messieurs prétendent que c'était trop tard et que si je n'étais pas intervenu, il aurait été opéré à temps, et sauvé.

GUILLOUX. - Ils ont peut-être raison.

CARDAL. - Comment ! Mais j'étais certain, (*avec force*) absolument certain de le guérir.

GUILLOUX. - Si tu t'étais trompé ?

CARDAL. - Que fais-tu de mon expérience ! J'en ai guéri d'autres !

GUILLOUX. - Ce n'est pas un argument juridique .

CARDAL. - C'est un argument moral, et
qui a pour moi sa valeur.

GUILLOUX. - Pour toi seul, malheu-
reusement, mon pauvre vieux ! Ta con-

confiance me remplirait d'admiration si je ne savais qu'elle te conduira aux pires difficultés.

CARDAL. - Avec l'aide de Dieu, je les surmonterai !

GUILLOUX. - C'est de la passivité mystique, tu attends le secours du ciel, et la vie te dévore.

MADELEINE. - Vous appelez passivité, l'assurance d'un homme qui fait son devoir.

GUILLOUX. - Tout le monde ne conçoit pas le devoir de la même manière.

CARDAL. - Le devoir est une vérité qui s'impose.

GUILLOUX, *se levant*. - Je regrette d'avoir troublé votre dîner. J'ai cru, en toute sincérité qu'il me fallait t'avertir afin que tu prennes toutes les dispositions utiles à ta défense. Fais attention, tu as à faire à forte partie, et tu as contre toi bien des choses, bien des choses... qui ne sont peut-être que des apparences, mais... (*à Berthe*). Au revoir, ma chère amie, ayez du courage. (*à Madeleine*). Mademoiselle.

CARDAL. - Je te remercie de ta visite. Tu t'es inquiété...

GUILLOUX, *en sortant accompagné de Cardal*. - Non sans raisons.

SCENE XIII

BERTHE - MADELEINE,
puis CARDAL

BERTHE. - Madeleine, vous ne saviez rien ? Il va passer en correctionnelle... et il n'a rien dit.

MADELEINE. - Il n'a pas voulu nous alarmer.

BERTHE. - On ne sait jamais rien avec lui ! ... (*Cardal revient, elle s'adresse à lui*). Qu'a-t-il voulu dire ?

CARDAL. - Quoi ?

ACTE II 79

BERTHE. - Tu as contre toi bien des choses, bien des choses qui ne sont peut-être que des apparences ?

CARDAL. - Je ne sais pas.

BERTHE. - Que vas-tu faire ?

CARDAL. - Me défendre de mon mieux... montrer ma bonne foi.

BERTHE. - Et tu seras condamné. Ça ne te fait rien, tout ce qui arrive est bien de ta faute.

CARDAL. - De ma faute ?

BERTHE. - Tu n'avais qu'à faire un autre métier. (*Cardal hausse les épaules*). Evidemment, tu t'entêtes à trouver très bien ce que tu as fait. Tu vois cependant où cela te mène ! au tribunaux comme un escroc ou un meurtrier, au lieu d'avoir une situation de tout repos et avantageuse. Tu as trop oublié que tu avais une femme. Tu m'as trop sacrifiée à la satisfaction de faire ce qui te plaisait sans te soucier du danger que tu me faisais courir avec toi, et sans mon assentiment, bien au contraire.

CARDAL. - Des reproches... au moment où je suis accablé

BERTHE. - Tu es accablé parce que tu l'as bien voulu. Et je devrais accepter cette épreuve, n'ayant rien fait pour cela.

CARDAL. - Mon crime est d'avoir pratiqué la charité.

BERTHE. - Ne fais pas l'apôtre !

Les apôtres n'avaient pas de femme. En m'épousant, tu t'es engagé à me rendre heureuse. Aujourd'hui, nous sommes dans la misère, et la honte... est là... (*elle pleure*).

CARDAL. - Berthe !

BERTHE, *nerveusement*. - Non, laisse-moi, laisse-moi... (*elle sort vivement. Un grand temps. Madeleine va vers Cardal et s'agenouille près de lui*).

MADELEINE. - Pauvre grand ami ! ...

LE RIDEAU DESCEND RAPIDEMENT

ACTE III

ACTE III

SCENE I

BERTHE - GUILLOUX

Au lever du rideau, la scène est vide.

Le manteau et le chapeau de Berthe sont sur la table, comme s'ils avaient été jetés. Un temps. La porte s'ouvre. Berthe paraît. Un grand découragement se révèle par toute son attitude. Elle s'approche avec lassitude de la table, prend le manteau et le chapeau et les porte sur un fauteuil. Elle ouvre un tiroir de la table à ouvrage dans lequel elle prend un crayon et un papier. Elle revient à la table, s'assied, et écrit quelques mots. Puis elle met sa tête entre ses deux mains, et reste ainsi le regard fixé sur un point imprécis de l'espace. Elle tressaille, on vient de sonner. Après une hésitation, elle se lève et va ouvrir. Elle revient avec Guilloux.

BERTHE. - Non, non, je ne pouvais pas attendre !... attendre !... après ma déposition, je suis partie. Je suis rentrée ici comme une automate, sans savoir ce que je faisais.

GUILLOUX. - Oui, je vous ai vue partir. Je voulais vous suivre ; vous étiez si pâle, vous sembliez si abattue.

BERTHE. - Quand on se trouve comme ça, devant des juges qui paraissent si sévères... Je ne sais plus ce que j'ai répondu à leurs questions (*elle passe sa main sur son front*). Je ne sais plus... Vous êtes resté jusqu'à la fin ?

GUILLOUX. - Pas tout à fait.

BERTHE. - Alors, vous ne connaissez pas la sentence ?

GUILLOUX. - C'est la condamnation, ma pauvre amie.

BERTHE. - La condamnation !

Pourtant, il y a eu beaucoup de témoignages en sa faveur.

GUILLOUX. - Ça ne compensera pas la déclaration du médecin légiste qui affirme que si l'homme s'était fait opérer lorsqu'à sa première consultation, le chirurgien le lui conseilla, il aurait été sauvé. Et ça compensera encore moins l'impression produite sur les juges par la réponse qui fut faite à une question que les médecins firent poser à Madeleine.

BERTHE. - A Madeleine ?

GUILLOUX. - Oui... Ne trouviez-vous pas étrange que Cardal n'eut pas recours au témoignage de cette fille ?

BERTHE. - Mon Dieu...

GUILLOUX. - Jamais, pour aucun cas.

BERTHE. - Il ne croyait pas, sans doute, qu'elle pouvait le servir.

GUILLOUX. - Sûrement pas le servir. Ah ! combien j'étais satisfait que vous ne fussiez plus là. Car ce fut le moment du procès le plus tragique pour Cardal.

BERTHE, *angoissée*. - Pourquoi ?

GUILLOUX. - Pourquoi ? Parce que Cardal ne voulait pas révéler l'identité de cette fille.

BERTHE. - Ça fait deux fois que vous dites « cette fille » avec un accent tellement méprisant. Que voulez-vous dire ?

GUILLOUX. - Cette fille est la fameuse Madeleine Grandjean, la complice de Delbronn qui tenta de tuer le président Audier, et qui fut condamnée à 3 ans de prison et à 5 ans d'interdiction de séjour.

BERTHE, *dans un cri*. - Madeleine !

GUILLOUX. - Oui. Il m'avait bien semblé la reconnaître.

BERTHE. - Mon mari ne savait pas ?

GUILLOUX. - Si

ACTE III

85

BERTHE. - Si ! Non, ce n'est pas possible.

GUILLOUX. - Si !

BERTHE, *laissant éclater son indignation et sa douleur*. - Comment ! Il permit qu'une pareille femme s'installât à son foyer ? Mais c'est abominable ! (*un temps*). Pourquoi ? Dans quel but ? Elle était sa maîtresse ? Dites ? C'est ça ?

GUILLOUX. - Je ne peux pas vous répondre.

BERTHE. - Ah ! quelle horreur ! ... avoir tant lutté pour en arriver là.

(*elle pleure*).

GUILLOUX. - Mon amie, ne vous laissez pas gagner par le désespoir.

BERTHE. - Que faire ?

GUILLOUX. - Les sources de bonheur ne sont pas à jamais taries. Si vous voulez... une vie nouvelle peut commencer...

BERTHE. - Une vie nouvelle ?

GUILLOUX. - Oui ! Ne suis-je pas là, auprès de vous ? Croyez-vous que je vous abandonnerai dans l'adversité ? et même cela dépend de vous, vous pourrez être encore heureuse.

BERTHE. - Heureuse !...

GUILLOUX. - Oui, heureuse, je vous aime plus que jamais, partez avec moi !

BERTHE. - Partir.....

GUILLOUX. - Nous voyagerons...

BERTHE. - Partir.....

GUILLOUX. - Je vous ferai une vie belle, belle, que vous puissiez oublier cette douleur...

BERTHE. - Ah oui, oublier !...

GUILLOUX. - Bientôt, ce ne sera plus qu'un mauvais souvenir !

BERTHE. - ...oublier...

GUILLOUX. - Profitons de ce qu'ils ne sont pas encore revenus du Tribunal pour fuir.

BERTHE. - C'est vrai. Ils vont ren-

trer ! Je vais les voir ???

GUILLOUX. - Partons tout de suite.

BERTHE. - Ils seront là, tous les deux.

GUILLOUX. - Venez !

BERTHE. - Non, pas comme ça, il faut que je lui parle.

GUILLOUX. - Pourquoi attendre ?...

BERTHE. - Pour ne pas fuir comme une coupable... Si je vous suis, je veux qu'ils sachent tous les deux pourquoi je suis partie.

GUILLOUX. - A quoi cela vous servira-t-il ?

BERTHE. - Je veux quitter cette maison fière et libre

GUILLOUX. - Nous perdons du temps.

BERTHE. - Quelques heures seulement !

GUILLOUX. - Quelques heures ! Je viendrai vous chercher tout à l'heure ?

BERTHE. - Si vous voulez... tout à l'heure...

GUILLOUX. - Si vous ne pouviez pas venir ? (*un temps*). Ils essayeront de vous apitoyer.

BERTHE. - Comment pourraient-ils y parvenir, maintenant ?

GUILLOUX. - Vous êtes si faible

Vous ne préférez pas vous épargner cette douleur... Venez !

GUILLOUX, *cherchant à la prendre dans ses bras*. - Berthe !

BERTHE. - Non !

GUILLOUX. - Tout à l'heure ?

BERTHE. - Oui, tout à l'heure, allez !

BERTHE. - Non ! pas ici ! pas ici (*il hésite un instant, elle fait un geste, il sort*).

SCENE II

BERTHE puis CARDAL

Après la sortie de Guilloux. Berthe

ACTE III

87

toute droite contre la porte fait un effort pour se dominer. Elle remonte en scène, prend le papier sur lequel elle avait écrit, le lit et le déchire. Puis elle remet le crayon dans le tiroir. Elle va sur le canapé et s'y laisse tomber. Bruits extérieurs. Elle écoute, se lève, va vers la fenêtre. Elle appuie son front contre la vitre. La porte de gauche s'ouvre. Berthe se met un peu plus dans le coin de la pièce pour regarder Gardal entrer, accablé. Il ne voit pas tout de suite sa femme. Il s'assied près de la table, jette son chapeau. L'homme est vaincu. Il relève la tête et aperçoit Berthe.

CARDAL. - Tu étais là lorsque je suis entré ? Je ne t'avais pas vue. (*elle avance un peu*). Tu n'as pas entendu ?

BERTHE. - Non !

CARDAL. - Berthe, que vas-tu devenir ? Je suis condamné à un an de prison sans sursis, que vas-tu devenir ?

BERTHE, *avec une douloureuse ironie*.

- Tu t'inquiètes pour moi ? Ce serait presque attendrissant...

CARDAL, *surpris par l'accent avec lequel Berthe a prononcé ces quelques mots, la regarde sans comprendre*.

Berthe, quelle étrange attitude !

BERTHE. - Et elle, ta complice... où est-elle ?

CARDAL. - Ma complice ?

BERTHE. - Madeleine Grandjean.

CARDAL. - Que veux-tu dire ?

BERTHE. - La célèbre anarchiste !

CARDAL. - Tu étais là ? Tu as entendu ?

BERTHE. - Que t'importe ! Je sais.

CARDAL. - Que sais-tu ? Tu connais ce
qui me servit à me faire du tort dans l'esprit
des juges, mais la vérité.

BERTHE. - La vérité ?... C'est que tu t'es
acoquiné avec une fille qui a

fait de la prison.

CARDAL. - Berthe, tu ne vas pas croire...

BERTHE. - Madeleine n'est-elle pas Madeleine Graudjean?

CARDAL. - Si.

BERTHE. - Cette fille n'a-t-elle pas été condamnée pour tentative d'assassinat ?

CARDAL. - Elle était anarchiste, elle croyait faire son devoir.

BERTHE. - Evidemment, tu trouveras toujours des arguments pour l'innocenter.

CARDAL. - Je ne l'innocente pas, j'explique.

BERTHE. - Mal ! Tu permis que cette femme devint mon amie. Elle était tout ici. Si je désirais qu'une chose me fût donnée, je n'avais qu'à demander à Madeleine, elle me répondait pour toi. Elle avait une autorité que je n'ai jamais eue. Et pauvre imbécile que j'étais, je n'ai jamais soupçonné la raison qui te la rendais si chère.

CARDAL. - Quoi ? Quelle raison ? Est-ce que Madeleine n'a pas fait l'impossible pour te plaire, pour t'aider ?

BERTHE. - C'est habile !

CARDAL. - Habile, dis-tu, habile son dévouement !

BERTHE. - Son dévouement ! pour mieux jouer son jeu. Pour me prendre mon mari, et l'entraîner à sa perte !

La vérité ne vient-elle pas de se dévoiler ? Je l'ai vue, enfin ! telle qu'elle est ! Elle n'est pas belle ! (*un silence*) Tu ne trouves rien pour ta défense ?

CARDAL. - Ma défense ? J'attendais que tu en prennes la charge.

BERTHE. - Tu serais bien mal défendu

CARDAL. - Je ne vois plus l'utilité de l'être bien.

BERTHE. - Parce que je viens de

ACTE III 89

mettre à nu ton vrai visage ?

CARDAL. - Il doit saigner, alors !

BERTHE. - Il est laid. Et dire qu'autrefois, quand je ne te comprenais pas, je me disais : Il a trop de nobles pensées pour moi.. Je ne vois pas les mobiles de ses actes parce qu'il est trop grand. Et, croyant ne jamais pouvoir m'élever jusqu'à toi, je voulais te forcer à redescendre à mon niveau. Ne supposant pas être assez intelligente pour le comprendre, je désirais être comprise par toi. Et Madeleine, cette fille, fut une alliée. Il me semblait revivre. Je me réjouissais... C'était un rêve... Quel douloureux réveil...

CARDAL. - C'est maintenant que tu rêves.

BERTHE. - C'est maintenant que je vois clair, et que je vois le comédien que tu as été. Tu te sens découvert, et tu ne sais rien dire.

CARDAL. - Je ne sais plus que souffrir !

BERTHE. - Des mots... auxquels je ne me laisse plus prendre.

CARDAL. - Des mots que tu n'as jamais compris. Désespérément, je t'ai tendu les bras.

BERTHE. - Tu n'as jamais été ce que tu voulais paraître ! N'essaie plus de me tromper, tu perdrais ton temps et le mien, or je ne veux plus en perdre C'est un gaspillage qu'on se reproche quand vient l'âge de mesurer son passé. C'est bien ton avis, n'est-ce pas ?

CARDAL. - Berthe !

BERTHE. - C'est Madeleine qu'il faut appeler. Tu l'aimes plus que moi.....

CARDAL. - Je ne l'aime pas plus que toi mais tu me donnes des raisons pour la mieux estimer.

BERTHE. - Pardi, il faut avoir fait de la prison pour avoir droit à ton estime.

CARDAL. - Il faut avoir du cœur.
 BERTHE. - Du cœur... C'est un viscère que tu ne guéris pas et dont tu ne sais que faire.
 CARDAL, *sans violence, mais avec fermeté*. - Berthe, assez !
 BERTHE. - Je dois me taire ?
 CARDAL. - Ce serait plus digne !
 BERTHE. - Vas-tu me faire voir comment je dois être ? Il y a sûrement des maîtres mieux qualifiés pour de telles leçons. Me taire ! Tu ne souffres pas mon indignation, mais tu souffres ton indignité.
 CARDAL. - Je t'en prie...
 BERTHE. - Ma douleur se venge.
 CARDAL. - Ta douleur ne serait pas si tu avais d'autres sentiments.
 BERTHE. - Des sentiments aussi nobles que les tiens, sans doute ?
 CARDAL. - Aussi nobles que je les souhaiterais avoir
 BERTHE. - Faux bonhomme !
 CARDAL. Cesse de m'insulter.
 BERTHE. - Ah ! Ah ! Ah !... Tes grands airs me font rire. T'insulter ! Je t'insulte en te dévoilant. Je t'insulte en mettant un miroir devant tes yeux, et en te disant : Regarde-toi, voilà qui tu es ! Ne cherche plus à me donner le change c'est fini. Ma candeur n'est plus. Mon regard s'est enfin posé sur la vérité et j'en éprouve un tel dégoût que je te crache mon mépris au visage. Adieu... (*elle sort à gauche*).

SCENE III

CARDAL, puis MADELEINE

Cardal fait un mouvement vers la porte, les mains tendues dans un geste désespéré, mais il s'arrête, une exclamation douloureuse jaillit de ses lèvres.

ACTE III 91

Il comprime ses tempes entre les paumes de ses mains. Il s'assied, s'abat sur la table, il reste dans un tel état de prostration qu'il n'entend pas la porte s'ouvrir. Madeleine entre. L'expression de son visage est plus dure. Mais apercevant Cardal, une grande pitié fait détendre ses traits, elle enlève son chapeau, s'approche de Cardal et doucement se met à genoux.

MADELEINE. - Mon grand ami...

CARDAL, *tournant son visage vers elle*.

- Madeleine, ma pauvre Madeleine...

MADELEINE. - Pardon...

CARDAL. - Pardon de quoi ?

MADELEINE. - Je fus nuisible à votre cause.

CARDAL. - Relevez-vous, Madeleine

MADELEINE, *poursuivant*. - Ils se sont servis de mon passé pour vous atteindre, quelle lâcheté ! alors que j'aurais donné ma vie pour vous, pour que vous soyez heureux comme vous méritez de l'être. Pardon !CARDAL, *il se lève et relève Madeleine*.

- Je n'ai rien à vous pardonner, vous avez fait votre devoir, tout votre devoir.

MADELEINE. - Pourquoi le geste meurtrier que je fis autrefois, vous atteint-il aujourd'hui ?

CARDAL. - Parce que les hommes ne pratiquent pas l'oubli des fautes et semblent ignorer la clémence.

MADELEINE. - Le châtement que mes juges m'avaient infligé naguère, était moins cruel que celui que vos juges m'infligent en vous condamnant. Ils vous frappent, vous ! Vous ! et l'épreuve qu'ils vous font subir frappe les innocents que vous soignez. C'est injuste, c'est révoltant.

CARDAL. - Ils ont détruit mon œuvre,
ruiné mon bonheur.
MADELEINE. - Et votre femme ?

L'avez-vous vue ? Que vous a-t-elle dit ?

CARDAL, *douloureusement*. - Berthe! Ah !

MADELEINE. - Quoi... grand ami, que s'est-il passé ?

CARDAL. - Je ne crois pas pouvoir souffrir plus que je n'ai souffert tout à l'heure.

MADELEINE. - Que voulez-vous dire ?

CARDAL. - Si vous l'aviez entendue!... Ces mots... ces mots horribles qui crient encore dans mes oreilles... Je les entends, je les entendrai toujours, toujours.

MADELEINE. - Mon Dieu ! A cause de moi... elle croit...

CARDAL. - Des choses ignobles! Cinq années de vie commune ne m'ont pas fait connaître d'elle. Je suis aujourd'hui un être malpropre qu'elle ne peut même pas définir, tant la raison semble absente.

MADELEINE, *vivement*. - C'est impossible qu'elle ait pensé ce qu'elle a dit.

CARDAL. - Elle a dit ce qu'elle désirait dire depuis longtemps. Elle ne m'a pas aimé.

MADELEINE. - Ne croyez pas ça !

CARDAL. - Elle ne m'a pas aimé puisqu'elle a douté de moi tout de suite, sans réflexion, sans me demander d'explication, sans chercher même de mauvaises raisons pour me défendre.

Quand on aime, on ne condamne pas ainsi.

MADELEINE. - Elle est sévère parce qu'elle souffre.

CARDAL. - Elle attendait plus de la vie que je ne pouvais lui donner. Elle méprisait déjà mon incapacité à salisfaire ses goûts. Alors, devant la faillite de mon œuvre, pourquoi se gêner, rien n'est plus à espérer, n'est-ce pas ?

MADELEINE. - Si. Vous pouvez faire

ACTE III

93

appel à ce jugement inique. On vous a attaqué avec une haine farouche. L'ironie dépensée pour ridiculiser votre œuvre était une bassesse indigne, mais votre œuvre reste.

CARDAL. - Il n'y a pire sourd que qui ne veut pas entendre.

MADELEINE. - Ils vous ont diffamé pour vous abattre.

CARDAL. - Ah ! les bêtes malfaisantes !

MADELEINE. - Il vous faut une revanche, on vous doit une réparation éclatante ; il faut l'obtenir, il faut l'exiger.

CARDAL. - J'ai fait ce que je devais faire... On m'a condamné.

MADELEINE. - Parce que vous ne vous êtes pas défendu.

CARDAL. - Que pouvais-je leur dire ?

MADELEINE. - Vous deviez faire valoir vos droits à la reconnaissance humaine. N'avez-vous pas guéri des êtres considérés comme perdus par les médecins ? N'avez-vous pas des preuves à leur soumettre ?

CARDAL. - Des preuves... des preuves... mais ma pauvre Madeleine, en voilà ! ... (*il jette des papiers sur la table*). On ne m'a pas condamné parce que je ne guérissais pas, mais parce que je guérissais, c'est un droit qu'il me fallait acquérir en prenant un diplôme. Je n'en ai pas. Il n'y a pas d'école pour moi, car il ne peut pas y en avoir. Je sais que je peux guérir. Je guéris. Si les phénomènes semblent invraisemblables à ces messieurs de la Science officielle, qu'ils l'étudient, mais la science est un grand mot que tous les imbéciles prononcent pour mieux cacher leur ignorance. Ma pauvre Madeleine, tout, dans la recherche du beau, du vrai, est difficultés ; au lieu que ce qui est laid, faux et bête trouve vite

un auditoire complaisant. Les juges appliquent toujours la loi. Ainsi, ils n'ont pas à penser, à comprendre. C'est plus facile ! ... les juges... Mais des preuves, ma pauvre Madeleine, en voilà !

Cas d'encéphalite léthargique dans lequel le médecin traitant reconnut son impuissance. Un autre de méningite tuberculeuse, cas désespéré celui-là. Il me fallut cinq nuits de lutte pour sauver la malade, une jeune fille de 22 ans, mais des preuves, en voilà ! ... en voilà ! ...

MADELEINE. - Voilà comment j'aurais voulu vous voir.

CARDAL. - Ça n'aurait rien changé.

MADELEINE. - Vous avez sûrement l'estime de ceux qui vous entourent.

CARDAL. - L'estime de ceux qui m'entourent ! Je ne m'en suis pas aperçu tout à l'heure. Ma femme pense comme tous et si je fais appel, elle donnera peut-être des arguments à mes ennemis pour me terrasser plus sûrement. Elle sera de l'autre côté de la barricade. Cela sera. Est-il donc impossible d'être un exemple, la bonté est méconnue au point qu'on l'altère toujours afin de la mieux ignorer, et Dieu permet cela, Dieu ! Dieu ! *(il tombe assis)*.

MADELEINE. - Ami, ami, qu'avez-vous ?

CARDAL. - Rien ! Rien ! De la lumière, qu'on y voit.

(Madeleine après avoir allumé la lampe sort à droite. Le regard de Cardal rencontre le Christ, il se lève, de ses mains il comprime les battements de son cœur, une grande détente vient de se produire en lui. Madeleine entre.)

MADELEINE. - Tenez, buvez cela.

CARDAL. - Merci, Madeleine, je n'ai plus besoin de rien.

MADELEINE, *surprise et alarmée*. - De rien ?

CARDAL. - Ma chère petite, je viens de comprendre.

ACTE III 95

MADELEINE. - Comprendre ! comprendre qu'il faut lutter ?

CARDAL. - Qu'il faut pardonner *(montrant le Christ)*. Il vient de me rappeler qu'il a souffert sans se révolter. Il sut implorer la miséricorde divine pour les malheureux qui l'avaient torturé. Et bien qu'il souffrit horriblement dans sa chair et dans son cœur, il eut la noblesse de dire : « Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ». Je disais tout à l'heure « serait-il impossible d'être un exemple ». Il vient de me répondre, je fus un exemple qui ne s'arrêta pas à la première douleur. Je les ai toutes connues, je ne fus un exemple qu'à ce prix *(un temps)*. Ouvrez les yeux de votre âme, ma chère petite, vous les verrez ces splendeurs tellement radieuses qu'elles vous éblouiront et vous ne pourrez plus les oublier. *(La tête de Madeleine repose sur l'épaule de Cardal)*. - Les voyez-vous ?

MADELEINE, *très doucement*. - Oui, je vous vois *(un grand silence, reprenant)*. Ami, il ne faut pas accepter la défaite, allez en appel.

CAUDAL. - Pourquoi faire ?

MADELEINE. - Pour faire triompher votre cause.

CARDAL. - A quoi bon ?

MADELEINE. - La trahirez-vous en ne vous défendant pas. Elle triomphera si vous le voulez ardemment. Défendez au moins votre honneur.

CARDAL. - L'honneur des hommes.

MADELEINE. - Défendez-vous pour moi... Pour elle, surtout.

CARDAL. - Elle ?

MADELEINE. - Qui sait ? Venez !... Vous avez des témoignages qui auraient dû vous servir. Il faut qu'ils vous servent.

CARDAL. - Essayons ! (*ils sortent*)

SCENE IV

BERTHE puis MADELEINE

La pièce est dans l'obscurité. Un silence. La porte de gauche s'ouvre doucement. Berthe entre. Elle pose sa valise sur le divan, écoute, puis va fermer l'électricité. Elle met son vêtement et son chapeau. La porte du fond s'ouvre. Madeleine la regarde. Madeleine allume le plafonnier comme Berthe va prendre sa valise.

MADELEINE, *très doucement*. - Que faites-vous ?

BERTHE. - Comment ?

MADELEINE. - Qu'allez-vous faire ?

BERTHE. - Pas aller à Saint-Lazare, bien sûr !

MADELEINE. - Ne parlez pas si haut, je vous en prie.

BERTHE. - Ça vous gêne, je comprends ça.

MADELEINE. - Votre mari est dans son bureau.

BERTHE. - Allez l'y rejoindre, et fichez moi la paix. Je n'ai aucun compte à vous rendre. Ce serait plutôt à la fille que vous êtes de m'expliquer sa présence dans mon foyer, si vous pouviez le faire, loyalement, sans être tenue à étaler toute votre saleté.

MADELEINE. - Je peux m'expliquer.

BERTHE. - Oh ! évidemment, vous avez toutes les impertinences. Après ce que vous avez fait

MADELEINE. - Savez-vous ce que j'ai fait ?

BERTHE. - Il est un peu tard pour m'en instruire (*elle passe*).

MADELEINE. - Madame, je vous en prie, prenez le temps de réfléchir avant de...

ACTE III 97

BERTHE. - Avant de quoi ?

MADELEINE. - Avant de faire ce que vous voulez faire.

BERTHE. Ah ! Ah ! Ah ! c'est charmant, c'est vous qui me donnez des conseils.

MADELEINE. - Vous voulez donc tuer l'homme qui vous aime ?

BERTHE. - L'homme qui m'aime ?

MADELEINE. - Votre mari.

BERTHE. - Mon mari ? Votre amant ?

MADELEINE. - Non, madame, ce n'est pas vrai.

BERTHE. - A d'autres !

MADELEINE. - Je vous jure.

BERTHE. - Sur votre honneur, peut-être ?

MADELEINE, *doucement*. - Madame !

BERTHE. - C'était bien joué votre comédie... très bien, je m'y suis laissée prendre. J'admire votre dévouement. Aussi c'était trop beau pour être sincère. Je vous laissais faire. Vous vous occupiez du ménage avec zèle, et j'étais assez sotte pour aller dire à Cardal

« Quelle petite femme étonnante, cette Madeleine, elle sait tout faire », alors que vous ne faisiez cela que pour prendre petit à petit ma place.

MADELEINE. - Que dites-vous là ?

BERTHE. - Ça va bien, allez, je sais maintenant qui vous êtes.

MADELEINE. - Prendre votre place, Madame, si je voulais la prendre, rien ne me serait plus facile puisque, vous voulez l'abandonner et c'est moi qui vous retiens, qui ne veut pas que vous partiez !

BERTHE. - Pardi, maintenant, ce n'est plus la même chose.

MADELEINE. - Pourquoi n'est-ce plus la même chose ?

BERTHE. - Votre coup est manqué. Vous êtes démasquée. Cardal est perdu. Alors, adieu, la petite situation tran-

quille et honorable que vous rêviez. Vous voici encore une fois à la rue, au ruisseau, vous retournerez où vous étiez.

MADELEINE. - Non, madame, je ne viens pas du ruisseau et je n'y retournerai pas. Mais vous, où allez-vous ? Vers un amant ?

BERTHE. - Et quand cela serait ? L'anarchiste prostituée que vous êtes a-t-elle quelque chose à dire ?

MADELEINE. - Pas d'injures inutiles, madame, mais écoutez-moi.

BERTHE. - Je ne vous ai que trop entendue.

MADELEINE, *Se mettant devant la porte*. - Non, vous ne partirez pas sans m'avoir écoutée. On ne condamne pas sans avoir entendu la défense. Or, vous me croyez ce que je ne suis pas.

BERTHE. - Maintenant, je me moque de ce que vous êtes.

MADELEINE. - Si j'étais seule en cause, je ne ferais rien pour changer votre triste opinion, mais il y a votre mari qui souffre. Pour lui, vous devez me laisser vous dire, vous dévoiler mon passé... mon passé si douloureux, mon passé de petite fille abandonnée à l'assistance publique, car je n'ai pas su ce que c'est que la tendresse d'une mère. A l'âge de huit ans, je fus confiée à des fermiers du Morvan. Ils avaient des enfants pour lesquels ils étaient durs ; pour moi, ils furent cruels. On m'obligeait à faire de pénibles travaux, au moindre signe de faiblesse, j'étais frappée. J'avais huit ans ! et toutes les nuits, je pleurais. Je restai quatre ans chez ces gens. Enfin, un inspecteur eut pitié de moi ; il me retira pour me confier à d'autres fermiers. Je fus un peu plus heureuse, la femme était bonne, mais l'homme était alcoolique. Quand il était ivre, j'assistais

à des scènes terribles. Un jour, j'avais quinze ans, il avait bu, il m'entraîna sur une botte de paille. Je me défendis ; je criai, la femme vint à mon secours. J'étais meurtrie et révoltée. Je ne voulus plus rester auprès de cette brute. Je partis et vins à Paris. Je me liai d'amitié avec une jeune fille, la sœur de Delbronne, le libertaire. Elle fut une véritable sœur pour moi, je la chérissais. Il m'était doux de dépenser toutes mes tendresses, mais il y a des destins cruels. Le président Audier l'avait séduite et rendue mère. Il l'abandonna après avoir abusé de sa jeunesse. Elle se tua. Votre cœur n'aurait-il pas, comme le mien, été rempli de haine après tant de douleur ? Je suivis Delbronne dans les milieux anarchistes. Je me grisai de formules audacieuses. Je m'instruisis. Je lus. J'absorbai évidemment toute la littérature révolutionnaire. Je croyais à la splendeur du grand soir. Vous connaissez les persécutions inspirées par le président Audier contre nos camarades. Nous le jugeâmes comme il avait jugé les nôtres, et nous le condamnâmes à mort (*un temps*). Vous vous rappelez notre échec. Je fus condamnée à trois ans de prison. Je devais encore souffrir. Tant de misères, de peines, de privations m'avaient affaiblie. Je me sentais malade, irrémédiablement perdue. Quand je fus relâchée, ma peine accomplie, j'allais devant moi, sans but. J'échouai sur un banc, boulevard de l'Hôpital, l'âme meurtrie. Un homme vint, s'arrêta, puis me dit quelques mots que je ne compris pas tout d'abord. J'étais méfiante. Je voulus fuir, mais la voix avait de telles inflexions de bonté que je ne pus bouger de ma place et ses yeux étaient si doux qu'ils calmèrent un

instant mes tourments. Alors, sans savoir
pourquoi, je me confessai à lui.

Il connut toute ma vie. Il ne voulut pas m'abandonner ; il me trouva un asile. Je fus transformée, régénérée. Mais j'étais frappée d'interdiction de séjour pour 5 ans. Je ne pouvais rester. Je partis peinée de quitter mon bienfaiteur, mais résolue à suivre la route idéale qu'il m'avait tracée. Cet homme était votre mari, Madame. Vous comprenez, maintenant, pourquoi je suis dévouée à son œuvre, et vous pouvez mesurer mon admiration pour lui, et mon affection respectueuse. Je l'aime, oui je l'aime, mais comme j'ai le droit de l'aimer, mais lui vous aime (*un silence*). Si vous l'aviez entendu tout à l'heure exhaler sa souffrance... Je n'ai plus le pouvoir de vous retenir, mais je peux encore vous supplier de réfléchir. Vous feriez tant de mal... Vous pouvez me croire. Je n'ai aucune raison de vous tromper, vous le comprenez bien, n'est-ce pas ? Prenez votre valise... Cachez-là... S'il la voyait... il devinerait... Ecoutez, c'est lui...

SCENE V

LES MEMES
CARDAL puis MARECHAL

Madeleine s'éloigne un peu. Berthe passe devant la porte du fond, lorsque Cardal paraît. Il la voit, et comprend. Il se tourne alors, pour cacher sa souffrance et son attitude révèle une effroyable douleur. Madeleine prend le bras de Berthe et la supplie du geste et du regard. Elle lui montre Cardal. Berthe se retourne, émue, elle s'arrête, et se laisse enlever sa valise que Madeleine pose sur le canapé. Elle hésite encore, fait un pas vers son mari, puis

ACTE III 101

brusquement arrache son chapeau et va à lui.

BERTHE. - Georges!

CARDAL, *la regarde avec une angoisse et l'étreint*. - Berthe, tu ne m'abandonnes pas ?

BERTHE. - Pardon, je n'avais pas compris. *(ils s'étreignent, Madeleine fait un effort pour dominer son trouble. On frappe à la porte. Il y a un silence lourd d'angoisse. Berthe craint la venue de Guilloux. Madeleine devine ses pensées. Elle se dirige vers la porte et va ouvrir. On entend parler : « il est là, entrez ».*

MARÉCHAL, *entrant*. - Je m'excuse de vous déranger, monsieur Cardal.

CARDAL. - Pourquoi ?

MARÉCHAL. - Vous avez sans doute autre chose à faire que de me recevoir, mais Dubois est au plus mal, si vous pouviez venir...

CARDAL. - Mon pauvre ami, vous ne savez donc pas ?

MARÉCHAL. - Si, ce qu'on vous a fait est abominable !

CARDAL. - Je ne peux plus soigner.

MARÉCHAL. - Monsieur Cardal ! Dubois est mourant : il souffre, c'est à faire pitié. Vous avez déjà apaisé ses souffrances ; le laisserez-vous ainsi ? Sans secours ? Les médecins l'ont abandonné, les juges le sauveraient-ils ? (*un temps*). Sa femme pleure à son chevet. Il va mourir ! (*Un grand débat semble se livrer dans l'esprit de Cardal*) Ah ! vous auraient-ils changé ?

CARDAL, *après avoir regardé sa femme qui lui fait signe d'y aller, touché, à Madeleine*. - Donnez-moi mon chapeau ! (*Pendant le jeu de scène qui doit être d'une grande simplicité.*)

LE RIDEAU DESCEND LENTEMENT

FIN

REMEMBER

Pièce en 1 acte

PERSONNAGES

PIERRE, homme de lettres, 30 ans.
...MM. Etienne Armand
MORIN X...
SELLIER... Gérôme Goulven
JACQUELINE (la secrétaire de Pierre)...
Mlle Maya Noël

Cette pièce a été représentée pour la première fois le 19 Décembre 1931, à Paris, sur la scène du théâtre Comoedia, pour le huitième gala de la pièce en un acte organisé par la Société des Auteurs.

La scène se passe à Paris de nos jours.

Décor : Le cabinet de travail de Pierre.

SCENE I

PIERRE, puis JACQUELINE,
sa secrétaire

Au lever du rideau, Pierre est assis à son bureau ; il ouvre un tiroir, en tire un ; papier qu'il lit ; il le remet à sa place ; une grande tristesse semble l'étreindre ; il se lève, va à la fenêtre, puis avec lassitude, il tombe dans un fauteuil. (un temps durant lequel il a l'esprit absorbé ; on frappe, et sans attendre de réponse, Jacqueline entre).

JACQUELINE, *(avec grâce et vivacité)*

- Excusez-moi, monsieur, je suis un peu en retard.

PIERRE. - Ça ne fait rien.

JACQUELINE. - J'ai recopié le dernier chapitre. J'ai changé un mot parce qu'il y avait une répétition.

PIERRE *(avec indifférence)*. - Vous avez bien fait.

JACQUELINE *(surprise par le ton de Pierre, le regarde, puis croyant à sa mauvaise humeur, elle se met sans broncher à sa table ; elle prend son carnet à sténo)*. - Voilà, je suis prête.

PIERRE. - Eh bien, nous allons travailler ; nous allons essayer tout au moins.

JACQUELINE *(peinée)*. - Vous n'êtes pas content, parce que j'étais en retard ?

PIERRE. - Je ne sais même pas l'heure qu'il est.

JACQUELINE. - Vous êtes souffrant ?

PIERRE. - Non, je ne suis pas en

train, voilà tout... Ah, où en sommes-nous, voyons ?

JACQUELINE (*lisant*). - Comme six heures sonnaient, Robert entra dans la chambre de son ami ; croyant qu'il dormait, il s'avança sans bruit jusqu'à son lit et se pencha sur lui. C'est alors, seulement, qu'il s'aperçut que le pouls ne battait plus, et que son visage avait déjà l'aspect de la cire.

PIERRE (*dictant*). - Il ne pleura point ; il avait toujours considéré la vie comme une épreuve, la mort comme un renouveau, alors, calmement, comme on accomplit un geste rituel, il lui ferma les yeux et l'embrassa.. Point. L'aube pointait sur la ville endormie, une aube d'hiver, grise et maussade... et il se souvint... il se souvint... (*changeant de ton*). Quelle misère...

JACQUELINE. - Qu'avez-vous ?

PIERRE. - C'est idiot.

JACQUELINE. - Oh !

PIERRE. - Oui ; ça manque de vie... d'air... ça manque de . . . je ne sais pas quoi ; c'est stupide. C'est paré d'une façon carnavalesque. C'est faux, faux... archi faux...

JACQUELINE. - Les chapitres précédents aussi ?

PIERRE. - Parfaitement.

JACQUELINE. - Vous ne pensez pas ce que vous venez de dire ?

PIERRE. - Si.

JACQUELINE. - C'est impossible.

PIERRE. - Non.

JACQUELINE. - En recopiant le dernier chapitre, j'étais emballée.

PIERRE. - Trompée.

JACQUELINE. - Non. C'est d'une psychologie profonde, d'une philosophie.

PIERRE. - Des mots, mon pauvre petit, des mots. Les philosophies... ah ! c'est comme les amis qui sont charmants tant qu'on n'a pas besoin d'eux.

ACTE I

107

JACQUELINE. - Il y a des amis dont on peut être sûr ; comme il y a un idéal philosophique qui vous soutient et qui ne vous abandonne pas.

PIERRE. - Un idéal philosophique... C'est une chose splendide quand on se complaît à l'aduler sans lui demander aucun secours, mais le jour où l'on souffre... L'idéal se retire dans un cabinet aux accessoires sans utilité.

JACQUELINE. - Oh, je ne vous reconnais pas.

PIERRE. - Je me souviens d'un jeune prêtre, charmant, simple, et d'une foi... sublime. Il était persuadé que sa sœur devait être trop pure pour vivre dans le monde, et que pour cette raison, mais pour cette raison seule, Dieu, à 20 ans, l'avait rappelée. Cela n'atténuait pas son chagrin ; à la mort de cette enfant, sa douleur était excessive. Je ne comprenais pas, avec sa foi, il me semblait qu'il ne devait pas pleurer. Je sens, aujourd'hui, qu'il pouvait être sincère malgré ses larmes.

JACQUELINE. - Il pleurerait parce que le malheur avait affaibli sa foi.

PIERRE. - Non ; parce que le malheur annihile la puissance occulte de la foi. Lorsqu'on a tout ce qu'il faut, il est facile de croire que la souffrance est un rachat ; lorsqu'on manque de tout et qu'on souffre, on ne pense plus la même chose.

JACQUELINE. - La souffrance élève l'individu.

PIERRE. - Quand l'individu la domine avec maîtrise, oui, c'est possible ; mais quand la souffrance, sournoisement dissocie ses forces, alors elle le jette dans les bas fonds de l'instinct. Du reste, la souffrance élève,

mais personne ne la recherche. N'est-ce pas
?... Qui la recherche ? - Vous ?... -Moi ?
JACQUELINE. - Certains.

PIERRE. - Certains.

JACQUELINE. - Les sages.

PIERRE. - Des fous. La souffrance... On la fuit, ou on la subit... comme une bête. Ça, c'est dans la réalité. Autrement... on admire l'expression de la douleur dans les œuvres d'art, dans la littérature, au théâtre. Il ne faudrait pas que la beauté soit un rêve de pierre à la Baudelaire, mais une garce qui vous arrache les tripes. C'est du sadisme et de la souffrance inoffensive pour le spectateur. Il s'est ému à bon compte, il laisse dans la salle ses impressions de douleur, et il retrouve au vestiaire, avec son pardessus, son égoïsme, sa muflerie et sa vanité, et son indifférence intégrale pour tout ce qui accable les autres sauf lui.

JACQUELINE. - Vous me bouleversez. Il y a quelques jours, vous parliez avec enthousiasme de cette admirable conception bouddhique ; le renoncement.

PIERRE. - Le Renoncement. Encore une façon pratique d'échapper à la souffrance.

JACQUELINE. - La vie des ascètes cependant ?

PIERRE. - L'ascétisme est l'art de se rendre, insensible à ce qui torture n'importe quel humain. Leur privation ?... Une jouissance. La chasteté... quelle blague... Qu'importe à l'homme de demeurer chaste s'il n'a pas de désir.

JACQUELINE. - Ils ont des désirs auxquels ils résistent.

PIERRE. - Est-ce la Vertu ? La vertu telle que nous l'entendons est-elle dans la réalité absolue une vertu ? Où siège-t-elle ?

JACQUELINE. - Tout de même...

PIERRE. - Ma pauvre enfant... En France, comment appelle-t-on une jeune fille qui se prostitue ?

JACQUELINE. - Je ne sais pas moi

ACTE I

109

Une jeune fille perdue.

PIERRE. - Les fils de famille ne vont pas la demander en mariage, n'est-ce pas ? Au Japon, la fille vertueuse est appréciée bien différemment. Plus elle a reçu de caresses, plus elle a connu d'hommes, plus elle est digne d'un homme. Où donc est la vertu ?

JACQUELINE. Je sais bien que les principes diffèrent selon les latitudes, il n'y a qu'à se conformer aux mœurs des pays et de l'époque où l'on a été éduqué.

PIERRE. - Oui, on suit la morale de son temps, comme l'on suit une mode.

JACQUELINE. - Décidément, mauvais jour. (*un temps*). Qu'avez-vous, Monsieur ? Ne puis-je pas le savoir ? (Pierre garde le silence). Il est certes, indiscret de vous questionner, mais je suis affligée de vous sentir... tourmenté.

PIERRE. - Il y a combien de temps que nous travaillons ensemble ?

JACQUELINE. - Trois ans, Monsieur.

PIERRE. - Trois ans...

JACQUELINE. - Quand je suis venue pour la première fois, vous écriviez : « L'Anneau d'or » ... Vous avez fait du chemin depuis...

PIERRE. - La vie me l'a permis.

JACQUELINE. - Encore est-il...

PIERRE. - Qu'il ne faut enfanter aucun orgueil, car bien souvent, plutôt que d'asservir les événements, nous n'en sommes que les jouets ; on ne fait pas sa vie... on la subit...

JACQUELINE. - C'est beau quand même de réussir... si jeune...

PIERRE. - Oui...

JACQUELINE. - Je ne vous reconnais pas...

PIERRE. - Je peux bien avoir mes jours de défaillance moi aussi...

JACQUELINE. - Vous, ce n'est pas la

même chose... Vous n'avez pas de raison.
 PIERRE (*quittant la fenêtre*). C'est si rare...
 (*il va vers la porte*).
 JACQUELINE. - Vos amis ?
 PIERRE. - Oui.
 JACQUELINE. - J'ai un chapitre à recopier ; je vais à côté.
 PIERRE. - Ils vous font peur ?
 JACQUELINE. - Ils me font tout simplement la cour...
 PIERRE. - Non ?
 JACQUELINE. - Si... vous pensez bien ; une femme...
 PIERRE. - Mais je ne veux pas... mais je vais leur défendre...
 JACQUELINE. - Oh... depuis trois ans que ça dure, vous savez... Ils doivent être fixés...
 PIERRE. - Ce n'est pas une raison... Vous êtes ici chez moi... et je ne veux qu'ils... (*il n'achève pas : vous manquent de respect, car elle dit*)
 JACQUELINE. - Nous continuerons demain ?
 PIERRE. - Demain, à dix heures, soyez ici.
 JACQUELINE. - Bien. Au revoir, Monsieur.
 PIERRE. - Au revoir, Jacqueline. A demain... (*elle sort. Pierre ouvre la porte de droite. Sellier et Morin paraissent*).

SCENE II

PIERRE - MORIN - SELLIER

MORIN (*très gai*). - Bonjour. On force ta porte, ta vieille servante nous avait dit d'attendre... mais . bast...
 SELLIER. - Comment vas-tu ?
 PIERRE. - Pas mal, et toi ?
 MORIN. - Tu n'es pas encore prêt ?

ACTE I

111

PIERRE. - Je ne vais pas avec vous ce soir...
 SELLIER. - Comment ?
 MORIN. Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle fantaisie ? Tu ne sors pas avec nous ? ... tu ne sors pas avec nous... C'est ce que nous allons voir...
 PIERRE. - C'est tout vu.
 SELLIER. - Non... c'est vrai ?
 MORIN. - Penses-tu, c'est un petit plaisantin.
 PIERRE. - Non ; je ne sors pas avec vous ; c'est net.
 MORIN (*riant*). - Farceur, tu nous feras marcher un autre jour.
 PIERRE. - J'ai à travailler ; un article à écrire.
 SELLIER. - Pas pressé.
 PIERRE. - Si.
 MORIN (*va à la table*). - Va t'habiller, (*le pousse*) on va l'écrire pour toi. Un article... C'est vite fait... sur quoi ? Le chapeau de forme à travers les âges ? Le bélinographe chez les Cathares ? La joie d'aimer chez les chéiroptères ? (*il rit*).
 PIERRE. - Cesse de rire comme ça, c'est agaçant.
 SELLIER. - Il a fait un bon déjeuner.
 PIERRE. - Qu'il aille le digérer ailleurs.
 MORIN. - Il a mangé du rhinocéros.
 SELLIER. - Qu'est-ce que tu as ?
 PIERRE. - Rien ; je ne suis pas en train ; voilà tout.
 MORIN. - Nous sommes là pour changer ton hypocondrie en hilarité ; tu boiras un coup (*il chante*). Le vin dissipe la tristesse...
 PIERRE. - Il est insupportable...
 SELLIER. - C'est toi qui nous fait un accueil inqualifiable.
 PIERRE. - Je suis libre de sortir ou de ne pas sortir, ce me semble.

MORIN. - C'est convenu. Je me suis

mis en frais de gaieté, parce que nous devons nous amuser.

SELLIER. - Suzy doit être des nôtres...

PIERRE. - Eh bien, elle sera des vôtres.

MORIN. - C'est à cause d'elle ? ça ne colle pas ?

PIERRE. - Il n'y a jamais rien eu entre elle et moi.

MORIN. - A d'autres.

PIERRE. - Non.

MORIN (*riant*). - Ça y est, j'ai compris ; il est amoureux.

PIERRE. - Idiot.

MORIN. - Merci ; n'insistons plus. (*à Sellier*). Tu viens ?

SELLIER (*à Morin*). - Enfin, mon vieux, tu as bien une minute ?

MORIN. - C'est lui qui n'en a pas à nous donner.

PIERRE. - Pas aujourd'hui.

SELLIER. - Tu n'as pas d'ennuis d'argent ?

PIERRE. - Je saurais où en trouver.

SELLIER. - Alors ?

PIERRE. - Alors, votre insistance est excessive ; laissez-moi tranquille.

MORIN (*à Sellier*). - Fais attention

il est peut-être enragé.

SELLIER (*vivement*). - Au revoir.

PIERRE. - C'est ça ; au revoir.

SELLIER. - Je passerai lundi ou mardi pour prendre de tes nouvelles.

MORIN. - Il aura mordu sa concierge ; ça ira mieux.

PIERRE. - Morin, tu es saoul.

MORIN (*allant à la porte*). - Au revoir ; ne te dérange pas.

SELLIER. - Viendras-tu avec nous jeudi prochain ?

PIERRE. - Oui, jeudi.

MORIN. - On te téléphonera avant de venir. - Tu viens Sellier ? (*il sort*)

SELLIER. - Je suis navré...

PIERRE. - Au revoir, Sellier... Excu-

ACTE I

113

se-moi... (*Sellier le regarde avec une peine visible, puis il sort*).

SCENE III

PIERRE, puis JACQUELINE

(*Pierre va s'asseoir dans un fauteuil ; son visage change ; il ne peut retenir un sanglot. (un temps). Jacqueline entre, va vers le bureau chercher un papier*).

JACQUELINE. Pardon. Je croyais que vous étiez sorti. Je ne vous avais pas vu.

PIERRE. - Ça ne fait rien.

JACQUELINE (*tout en observant Pierre*).

- Je cherche quelque chose... Une feuille... la voici. (*lentement, elle ramasse le papier qu'elle avait fait tomber, puis elle se dirige vers la porte et, s'arrête. - doucement, avec émotion*). Monsieur Pierre...

PIERRE. - Quoi ?

JACQUELINE (*embarrassée*). - Excusez-moi... vous avez du chagrin... Il est vraiment très indiscret de vous demander ce que vous avez...

PIERRE (*comme à lui-même*). - C'est bête... je ne peux pas...

JACQUELINE (*revenant vers lui*). - Vous n'étiez pas vous tout à l'heure. J'ai très bien

compris qu'une douleur vous faisait parler...
différemment, autrement que vous le faites
d'habitude...

PIERRE. - Regardez le calendrier, Jacqueline. C'est aujourd'hui le 30 octobre. (*un temps durant lequel Jacqueline essaie de comprendre et attend impatiemment une explication*). Ça fait cinq ans cinq ans aujourd'hui. Je ne peux pas m'y habituer... Il me semble toujours qu'elle va rentrer ici, que je vais la

voir ; qu'elle va s'asseoir dans, ce fauteuil, là, tout près de la fenêtre. Son fauteuil... après m'avoir embrassé...

JACQUELINE. - Monsieur Pierre...

PIERRE. - On m'embrasserait aujourd'hui ; un baiser serait du chagrin.

JACQUELINE. - Vous avez perdu quelqu'un que vous aimiez ?

PIERRE. - Quelqu'un que j'aimais ? ... Le temps n'atténue pas ma peine. J'avais l'impression qu'elle était partie pour un voyage un peu plus long qu'elle avait l'habitude d'en faire. La croyance en son absence définitive ne pénétrait pas ma raison. Je ne pouvais pas penser qu'elle ne reviendrait plus. (*un temps*).

JACQUELINE. - Je ne savais pas...

PIERRE (poursuivant). - Quand

je songe que je n'ai jamais su la rendre heureuse. J'étais dur avec elle. Je l'ai fait pleurer pour des riens, des bêtises que créent les contrariétés quotidiennes de l'existence. Des différences de conception. On est méchant parce qu'il y a la vie et qu'on ne pense pas qu'elle aura une fin. C'est après qu'on regrette, après qu'on s'aperçoit que le mal que l'on a fait, que l'on s'est fait à soi-même, n'est plus réparable ; qu'on ne pourra plus s'agenouiller pour demander, pardon ; parce qu'un soir, la mort est venue... Tout d'abord, ça ne semble pas possible... c'est trop mystérieux pour qu'on comprenne. Il faut des nuits, des jours, pour qu'on sache bien que c'est fini, que le passé ne revivra plus.

JACQUELINE. - Vous l'aimiez tant que cela ?

PIERRE. - Elle était si bonne... pour moi, pour tous. Qui aurait pu vivre à son côté sans l'aimer...

JACQUELINE. - Elle était jeune ?

PIERRE. - Comment, vous ne savez pas ?

JACQUELINE. - Vous ne m'en avez ja-

ACTE I

115

mais parlé.

PIERRE. - C'est vrai ; pauvre vieille maman.

JACQUELINE. - C'était votre mère ?

PIERRE. - Une maman qui savait ce que nous ne savons pas. Qui savait les mots secrets des cœurs ; les mots magiques qui effacent les peines ; les mots mystérieux qui sont comme un baume sur les plaies trop à vif. Pauvre maman. Elle n'est plus ; et pourtant sa pensée vole comme un ange tutélaire, mais elle est insaisissable et je ne puis pas l'étreindre. Je suis seul et c'est l'air glacial de sa tombe qui vient me frapper à la figure. (*un temps*).

JACQUELINE. - Monsieur Pierre, je croyais que cette vieille dame qui venait vous voir était votre mère.

PIERRE. - Ma marraine... ah non... Ma mère ne lui ressemblait guère. Elle était plus simple, plus bienveillante. Elle attirait les sympathies. Tous savaient qu'ils pourraient venir vers elle, qu'ils ne seraient jamais mal accueillis. Elle comprenait tout, elle ne jugeait jamais, et quelle que soit la faute, elle lui trouvait toujours une excuse. Si elle vous avait connue, elle vous aurait aimée.

JACQUELINE. Excusez-moi de n'avoir pas su.

PIERRE. - Il est si rare que je me confie.

JACQUELINE. - C'est peut-être un tort.

PIERRE. - A quoi bon ennuyer les autres avec sa peine ?

JACQUELINE. - Quelquefois, ça aide à la supporter. Enfin, il faut vivre, Monsieur Pierre, il faut oublier. Vous devez être heureux quand même ; vous avez réussi, vous avez un nom...

PIERRE. - J'ai réussi trop tard. Trop tard.
J'ai travaillé dans le but de montrer à ceux
qui m'ont élevé, choyé, que j'étais digne
malgré mes erreurs, que

j'étais digne de leurs soins ; que j'étais capable de quelque chose. Maintenant que je suis quelqu'un, ils ne sont plus là. Le grand désir de ma mère, était de voir mon premier roman édité — c'était l'espoir joyeux qu'elle caressait — je n'aurais pas pu lui donner la joie qu'elle espérait. J'ai attendu longtemps la réponse d'un éditeur. Elle est venue triomphalement dans mon deuil accroître ma douleur. Trop tard.

JACQUELINE. - Si vous étiez sorti ce soir, vous n'auriez pas pensé à tout cela... Pourquoi n'avez-vous pas été avec vos amis ?... Vous ne savez pas où les retrouver ; ils paraissaient contrariés...

PIERRE. - Ils se décontrarieront...

JACQUELINE. - Allez dîner en ville...

PIERRE. - Seul ?

JACQUELINE. - Vous avez des relations...

PIERRE. - Des indifférents.

JACQUELINE. - Pas tous... ou toutes... Voulez-vous que je téléphone à votre place, vous allez voir que je vais vous trouver une compagne... un romancier, ce serait malheureux...

PIERRE. - Un romancier est un homme comme les autres qui a un cœur et qui souffre... (*Jacqueline va prendre l'annuaire téléphonique*).

JACQUELINE. - Madame Wellington ?

PIERRE. - Pour l'entendre parler d'elle et de ses histoires ?

JACQUELINE. - Ça vous distrairait des vôtres... Suzette Velbret ?

PIERRE. - Une mijaurée qui n'ose pas rire de peur d'attraper des rides...

JACQUELINE. - Solange Millot...

PIERRE. - L'éternelle pucelle. Elle raconte à tous ses amants qu'ils sont le premier... et le plus beau, c'est que la plupart le croient.

JACQUELINE. - Non ?

PIERRE. - Elle me l'a dit... allons,

ACTE I

117

ne cherchez pas plus avant, allez...

JACQUELINE. - Il faut vous distraire.

PIERRE. - J'ai la nostalgie d'une vie intime et familiale. Tenez, Jacqueline, vous allez rester avec moi, nous dînerons ici tous les deux.

JACQUELINE. - C'est que... Monsieur Pierre...

PIERRE. - Vous n'êtes pas libre ?

JACQUELINE. - Ce n'est pas ce que vous supposez...

PIERRE. - Je n'ai rien à supposer.

JACQUELINE. - Je suis libre — si — Mais j'ai ma chère maman qui est seule et qui n'est pas prévenue. Elle serait inquiète.

PIERRE. - Téléphonez-lui.

JACQUELINE. - Nous n'avons pas le téléphone ; et puis ce serait la première fois que je la laisserais.

PIERRE. - Vous avez raison ; il ne faut pas la laisser seule — si la mienne était là maintenant, je ne l'abandonnerais plus.

JACQUELINE. - Ma mère a fait beaucoup de sacrifices pour que je poursuive mes études, alors, je lui paie en gentillesse ce qu'elle a fait pour moi.

PIERRE. - Je vous comprends, et je voudrais pouvoir faire comme vous.

JACQUELINE. - Mais vous disiez tout à l'heure que vous aviez la nostalgie d'une vie intime et familiale. Si vous vouliez... c'est vous qui pourriez venir dîner à la maison, avec nous. Maman vous recevrait simplement mais avec tout son cœur ; elle vous connaît vous savez... elle vous connaît très bien, oui, je lui ai souvent parlé de vous, de vos espoirs... Un jour, je vous ai même volé une photographie pour la lui

montrer... Elle a lu vos romans... elle sait
qui vous êtes moralement... physiquement...
PIERRE, - Et si je m'habituais après ?

JACQUELINE. - Oh, vous pourriez revenir...

PIERRE. - Souvent ?

JACQUELINE. - Autant de fois que vous le voudriez...

PIERRE. - Elle est jeune votre maman ?

JACQUELINE. - Elle est encore jeune, oui... et belle... Elle doit vivre longtemps encore.... très longtemps.... si Dieu le permet...

PIERRE. - Très longtemps...

JACQUELINE. - C'est une maman, pourtant...

PIERRE. - Jacqueline...

JACQUELINE (*vivement, rayonnant de joie*). Vous acceptez ?

PIERRE (*venant près de Jacqueline*). - Jacqueline... (*il lui prend les mains, se baisse sur elles — deux larmes les mouillent — il les embrasse, se relève à demi*). Oui...

JACQUELINE. - Oh... je suis heureuse... Vous verrez comme elle est bonne aussi, ma maman...

RIDEAU

ACHEVÉ D'IMPRIMER
- LE 31 AOUT 1933 -
PAR MAURICE LABALLERY
A CLAMECY (NIÈVRE)